

et la fin des grandes guerres carlistes ont eu lieu au cœur des provinces basques, dont le clergé, malheureusement, a toujours été fanatique, intolérant, ignorant et belliqueux, prêchant sans cesse l'extermination des libéraux comme un devoir de conscience religieuse, tandis que le soin des âmes qui sont à sa charge exigerait, au contraire, un ministère de conciliation et de paix.

Tant que la langue espagnole ne sera pas la langue officielle, tant qu'on laissera subsister des privilèges surannés (on les a abolis l'année dernière), tant que le clergé ne sera pas recruté parmi les autres provinces de la monarchie, la Biscaye, le Guipuzcoa et l'Alava seront des foyers permanents de désordre et d'insurrection. On ne peut faire exception à cette règle que pour les deux capitales, Saint-Sébastien et Bilbao, et pour quelques localités, comme Hernani, par exemple, qui a montré un dévouement absolu à la cause libérale; aussi ont-elles eu à subir des sièges prolongés et des souffrances de tous genres pendant le cours de la dernière guerre.

Cette guerre, entretenue par les carlistes de ces contrées, par les absolutistes du reste de l'Espagne, par l'argent et les armes des partis rétrogrades de l'Europe, par les aventuriers de tous les pays, cette guerre éclata comme un coup de tonnerre. Nous avons dit comment le duc de la Torre la réduisit à l'impuissance, d'abord par une bataille décisive à

Oroquieta, où Morionès commença à se distinguer, puis par l'*indulto* d'Amorevieta. C'était au mois de mai 1872, après le changement de ministère.

L'incurie et l'insuffisance des premiers chefs permirent à l'insurrection de prendre corps peu à peu, tandis que le gouvernement introduisait l'indiscipline dans l'armée par la dissolution du corps d'artillerie. On avait besoin d'une politique énergique, et l'on semblait avoir pris, au contraire, pour devise, le principe du *laissez faire*. Sur ces entrefaites, Amédée abdiqua, la République fut proclamée, et les excès dont nous avons parlé ailleurs se produisirent. La guerre carliste prit alors un tel développement que, dans l'été de 1873, on prétendait que don Carlos comptait autour de lui plus de soixante-dix mille combattants; c'était un chiffre très-exagéré, mais on n'avait à lui opposer (ce qui n'était que trop vrai) que quarante mille soldats, éparpillés sur tout le territoire et manquant de cohésion, de confiance et de discipline.

Quel triste tableau offrait cette époque!

Une forme de gouvernement inconnue jusqu'alors en Espagne venait de s'établir, et ses premiers mois d'essai se présentaient tumultueux et souillés de sang; les hommes rompus aux affaires avaient presque tous émigré ou quitté la vie publique; en face du drapeau de la République fédérale flottait la bannière de don Carlos; ce prétendant venait de

faire quelques concessions aux idées modernes et de dépêcher des émissaires auprès de vieux libéraux ; l'armée régulière était dans une situation déplorable, tandis que l'armée carliste parvenait à s'organiser solidement ; les insurgés paraissaient défendre le principe d'autorité, si nécessaire à tout gouvernement, tandis que le gouvernement légal, n'ayant pas la force de se faire obéir, semblait favoriser ostensiblement l'anarchie, et que l'armée du pays avait l'air d'une bande d'insurgés. Quoi d'étonnant si, dans des circonstances si complexes, les gens timides et peu éclairés, c'est-à-dire le plus grand nombre, de même que d'autres natures violentes et passionnées, aient cru voir dans le carlisme le salut de la patrie et la sauvegarde des grands intérêts de la société en voie de dissolution ? L'armée du prétendant acquit donc une force qui paraissait incontestable ; et si don Carlos et ses généraux avaient profité du peu de temps que dura cette situation, ils seraient arrivés jusqu'aux portes de Madrid, et l'Espagne se serait trouvée en présence d'une effrayante alternative : être la proie de l'absolutisme, ou devoir son salut à une intervention étrangère.

Un seul général s'était fait remarquer en maintenant la discipline parmi ses troupes : c'était Morionès, qui, à la tête de quelques bataillons, multipliait les marches et les contre-marches pour dépis-

ter l'ennemi ou pour l'attaquer dans des endroits favorables.

Dans l'automne de 1873, Castelar fut porté au pouvoir. Nous avons dit quelle fut son activité et les excellentes mesures qu'il fit adopter. On se mit à espérer. La réorganisation de l'armée fut saluée avec enthousiasme. Tous les généraux, tous les officiers donnèrent leur concours à l'illustre tribun, devenu le sauveur de la patrie. Le général Jovellar fut envoyé à Cuba ; il y donna des preuves d'énergie et de capacité, et réussit à réduire l'insurrection séparatiste qui durait depuis dix ans. Lopez Dominguez reçut le commandement du siège de Carthagène, qui fut repris en quelques semaines aux intransigeants. Pavia battit les fédéralistes de l'Andalousie. Sanchez Bregua, enfin, fut chargé du ministère de la guerre, et avec l'aide d'un jeune officier pour secrétaire général, Bermudez Reina, il forma à la hâte de nouveaux bataillons et pourvut à tous les besoins des opérations militaires. Une levée de cent mille hommes accrut la force des bataillons restés en cadre : l'armée s'améliorait au point de vue physique et moral à la fois, et Castelar allait distribuer d'autres commandements importants à des généraux soupçonnés d'idées monarchiques, lorsqu'à la suite du coup d'État du 3 janvier 1874, il quitta le pouvoir.

Le duc de la Torre le remplaça.

Reprenons ici le récit des opérations militaires.

Le 25 février 1874, le général Morionès, et, sous ses ordres, le général Primo de Rivera, avec des forces peu nombreuses, assaillirent les carlistes postés à l'abri des tranchées et des fortifications qu'ils avaient construites sur les hauteurs inexpugnables de San-Pedro de Abanto. C'était une diversion pour faire lever le siège de Bilbao, qui se défendait héroïquement depuis quelque temps contre les carlistes.

L'attaque de Morionès fut repoussée; il perdit, dans les trois assauts, plus de mille huit cents hommes. Une terreur panique s'empara de tous les esprits à Madrid lorsque y arriva la nouvelle de ce désastre. Le gouvernement s'émut profondément en recevant la dépêche de Morionès, dans laquelle il demandait des renforts et un autre général qui pût le remplacer.

Serrano n'hésita pas : il mesura d'un coup d'œil toute l'étendue du mal ; quittant Madrid quelques instants après avoir reçu la nouvelle, il alla remplacer Morionès dans le difficile commandement de l'armée du nord, conservant les fonctions de chef du pouvoir exécutif et remettant au général Zavala, ministre de la guerre, la présidence du ministère.

Le duc de la Torre attendit l'arrivée de renforts qui portèrent le chiffre de son armée à trente mille hommes et, sans perdre de temps, prépara un nou-

veau plan de campagne. De leur côté, les carlistes aussi savaient mettre le temps à profit. Au milieu de montagnes inaccessibles, ils élevaient des séries de retranchements habilement disposés, d'où sans être vus, sans même que l'on pût tirer sur eux, ils écrasaient l'armée sous des décharges successives, incessamment répétées. Possédant des fusils perfectionnés et d'une longue portée, ils décimaient les bataillons avant qu'ils fussent arrivés à hauteur de la première ligne lorsqu'on décidait d'attaquer à la baïonnette, seul moyen de débusquer les carlistes de leurs remparts. Au quartier général républicain, on travaillait sans relâche. Serrano avait sous ses ordres le jeune Blanco, qui était à l'avant-garde ; le brave Loma, qui avait fait une laborieuse campagne dans les provinces basques dès le commencement de la guerre ; Laserna et Primo de Rivera, qui commandaient deux corps d'armée. Le chef d'état-major était Lopez Dominguez, le vainqueur de Carthagène.

Le 25 mars, Serrano franchit le Sommorrostro et emporta brillamment les positions avancées de l'ennemi. Il continua d'avancer le lendemain. Le but qu'il visait était l'occupation de San-Pedro de Abanto, qui lui aurait permis de rejeter la droite carliste sur la côte et de la placer entre deux feux. Bien qu'il eût échoué dans ses efforts, il engagea le 27 le combat avec une nouvelle ardeur et il fut re-

poussé, non sans pertes sérieuses. Loma et Primo de Rivera furent blessés. Serrano exposa sa vie plusieurs fois et, si l'on n'eut pas la victoire, on obtint du moins un grand effet moral, car dès ce jour on put dire que la discipline était tout à fait rétablie parmi les soldats.

On laissa passer un mois entier. De nouveaux renforts furent expédiés; un troisième corps d'armée fut placé sous les ordres du maréchal Concha, un vétéran de l'ancienne guerre carliste. Le mouvement tournant, dirigé vers Balmaseda, s'opéra cette fois avec ensemble : l'ennemi tomba dans le piège et fut forcé de céder le terrain. Le 2 mai, Concha entra dans Bilbao, parvenue au terme de son héroïque résistance. L'armée du nord resta confiée au maréchal Concha, qui prépara de nouveaux plans, tandis que Serrano rentrait triomphalement à Madrid.

Après cette première défaite, il est utile de connaître l'état de l'insurrection. Elle avait pour foyer la place forte d'Estella en Navarre, le boulevard du carlisme, dans une position inexpugnable au centre d'un massif de hautes montagnes, mais en rapports directs avec le reste du pays. Elle avait là des masses nombreuses, une véritable armée dont les colonnes sillonnaient en tous sens la Catalogne; et au centre, entre l'Aragon, Valence et une partie des Castilles, d'autres bandes éparpillées qui tantôt se jetaient isolément sur de petites localités sans dé-

fense, tantôt se réunissaient pour assaillir des villes importantes comme Cuenca (15 juillet), où les carlistes, commandés par don Alphonse, frère du prétendant, et par sa femme, commirent toutes sortes d'atrocités, et à Teruel qu'ils assiégèrent deux fois en vain.

Aussi, le dessein de Concha fut-il de s'emparer d'Estella pour frapper l'insurrection au cœur, mais il ne pouvait compter que sur quarante mille hommes, force insuffisante, étant données les conditions du nouvel armement et les fortifications redoutables qui entouraient Estella. Il crut pouvoir réussir par la tactique dans une entreprise où la force lui faisait défaut ; peut-être eût-il réussi sans la balle qui le frappa mortellement. En effet, le 27 juin, le brave maréchal tomba au premier rang en ramenant ses troupes décimées par un feu terrible et mourut au village d'Arbazusa. L'Espagne perdait en lui un de ses plus vaillants soldats, un de ses plus honnêtes enfants.

L'armée libérale, qui avait perdu quatre ou cinq mille hommes, fut forcée d'évacuer toutes les positions qu'elle occupait. Conduite par le général Echague, elle opéra sa retraite en bon ordre. Ce fut en ce moment critique que Martinez Campos, dont l'audace était devenue proverbiale, déploya ces talents militaires qui devaient bientôt le faire arriver au premier rang.

On comprit alors qu'il fallait recourir à de grandes mesures pour relever le courage des masses ; l'opinion publique était désorientée, tant elle avait compté sur la prise immédiate d'Estella.

Zavala, créé maréchal au commencement de mai, en récompense des services qu'il avait rendus comme ministre de la guerre, fut mis à la tête de l'armée du nord. On publia plusieurs décrets pour ordonner la confiscation des biens de tous les carlistes et l'exil des plus compromis d'entre eux, la suspension des garanties individuelles et la mise en état de siège de toute l'Espagne, enfin une nouvelle levée de cent vingt-cinq mille hommes. M. Sagasta, qui occupait le ministère de l'intérieur, montra dans l'application de ces différentes mesures, ses grandes qualités d'homme d'État.

On forma une armée du centre que Pavia commanda d'abord. Pavia fit des prodiges de valeur : il sut rencontrer un ennemi qui se dérobaient sans cesse, se dispersait à l'approche des soldats, fuyait à l'improviste pour revenir plus tard à la charge et porter des coups inattendus. Il obtint des avantages signalés dans cette fatigante campagne, dont Jovellar, qui lui succéda, recueillit toute la gloire lorsqu'il parvint à la terminer dans les derniers mois de 1875.

En Catalogne, Lopez Dominguez montra aussi une dévorante activité ; une de ses plus brillantes

opérations fut la levée du siège de Puycerda, qui se défendit comme Bilbao et qu'il paraissait presque impossible de secourir à cause de sa situation à l'extrême frontière entre des défilés dont les carlistes étaient maîtres. Martinez Campos, vainqueur à Oteiza (11 août) et à Pampelune (25 septembre), eut la fortune et l'habileté de contribuer avec Jovellar, par des mouvements combinés, à terminer la guerre au centre et à achever seul la pacification de la Catalogne (décembre 1875).

Au nord, après la défaite d'Estella, on recommença les opérations avec peu de succès; Zavala n'aboutit à rien. Après lui, Laserna réussit par une action vigoureuse à débloquer Irun; mais au moment où il se disposait à faire une pointe hardie sur Vera, centre des forces carlistes, un ordre du gouvernement le fit rétrograder à Saint-Sébastien. Serrano se réservait la gloire de porter le coup mortel à l'insurrection. Une seconde fois, il revint à l'armée du nord, forte de cent deux mille hommes (11 décembre) et disposait tout pour une campagne décisive qui devait avoir lieu dans les premiers jours de janvier 1875, lorsque Martinez Campos, avec le concours de Jovellar, qui commandait l'armée du centre, proclama, le 29 décembre à Valence, Alphonse XII comme roi d'Espagne. Le patriotisme aurait conseillé peut-être de ne pas choisir la veille d'une grande bataille pour opérer un changement poli-

tique aussi important. Mais les partis n'attendent pas, et d'ailleurs, le *pronunciamento* fut accueilli par la majorité du pays avec des applaudissements.

La restauration amena un temps d'arrêt dans le cours des opérations militaires. On ne les reprit qu'en février 1875 sous la conduite de Loma. Malgré la présence du jeune prince, l'armée essuya un sérieux échec devant Estella, échec compensé, du reste, par la délivrance de Pampelune qui avait souffert avec constance un long siège. Ici se placent les efforts tentés par Cabrera, qui avait reconnu le nouveau roi, pour jeter la désunion parmi les carlistes; ceux-ci restèrent sourds à ces avances et deux mois se passèrent dans ces intrigues. La guerre continua toute l'année avec des alternatives de succès et de revers, mais en affaiblissant de plus en plus l'ennemi, qui se trouva bientôt réduit à ses montagnes natales.

Les nouvelles levées décrétées par le ministère augmentèrent jusqu'à trois cent cinquante mille hommes la force de l'armée nationale et seulement au nord, on en put réunir vingt mille. Le plan de cette campagne définitive, préparé, dit-on, par Martinez Campos, consistait à s'emparer de la vallée de la Bidassoa, afin de prendre les carlistes à revers. Il fut exécuté avec beaucoup d'ensemble par Quesada, Loma, Primo de Rivera et Morionès. Tandis que les deux pre-

miers occupaient Durango et enfin Guernica, les deux autres entraient, après de sanglants combats, dans Tolosa et Estella.

Avec la prise de cette dernière ville (le 19 février 1876) la guerre civile était finie; elle avait duré plus de trois ans.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

XIV

L'ESCURIAL

Quand M. de Saint-Simon, le célèbre mémoraliste, fut envoyé par le régent à la cour d'Espagne en qualité d'ambassadeur, il ne manqua pas d'aller voir la huitième merveille du monde, selon les Espagnols, c'est-à-dire l'Escorial. C'était au mois de décembre 1721. Outre les ordres du roi et les lettres de son premier ministre, il dut aussi se munir de celles du nonce pour le prieur du palais, qui en était en même temps le gouverneur; grâce à cette triple recommandation, il lui fut permis de voir à peu près tout ce qu'il voulut. Comme la cour résidait là en ce moment, notre envoyé y passa trois jours, et ne s'éloigna point sans regret de l'Escorial, « qui donnerait, dit-il, de l'exercice et du plaisir à un curieux connaisseur pour plus de trois mois de séjour. »

À présent il n'est pas besoin de se munir de si hautes recommandations pour visiter la résidence

favorite de Philippe II, et le chemin de fer du nord y amène de Madrid, en une heure et demie, toutes sortes de curieux, ambassadeurs ou autres.

Disons tout de suite que ce nom de l'*Escorial* s'applique à un gros village, peuplé de deux mille âmes, et divisé en partie haute et partie basse, tandis que l'ancien couvent s'appelle *San-Lorenzo*.

Lebourg en lui-même n'a rien d'intéressant et les environs manquent de pittoresque. On va à l'*Escorial* uniquement pour voir le monastère ; il est vrai que ce monastère vaut bien un long voyage, il compte parmi les merveilles de l'Espagne. C'est le temple et le cloître le plus important qu'on puisse imaginer : tout le monde le dit, et il faut bien le croire. Il a du grandiose par le style, avec la sévérité morose qui est la marque du caractère de son royal fondateur.

« Ennuyeux et maussade monument ! » s'écriait Th. Gautier. Et il ajoute : « Rien n'est plus monotone à voir que ces corps de logis à six ou sept étages sans moulures, sans pilastres, sans colonnes, avec leurs petites fenêtres écrasées qui sont des trous de ruche. C'est l'idéal de la caserne et de l'hôpital. Le seul mérite de tout cela est d'être en granit. »

Cet édifice, qui tient du moine et du tyran, fut commencé en 1563, en commémoration de la victoire remportée le 10 août 1557, à Saint-Quentin,

par les Espagnols sur l'armée française. C'était le jour de Saint-Laurent; aussi, pour complaire au saint martyr, le roi voulut-il que l'édifice fut bâti sur un plan disposé en forme de gril. Invention bizarre qui n'est pas facilement saisie à l'œil. Le périmètre est de huit cent onze mètres. Le monument, qui exigea vingt-deux années de travail, est dû à trois architectes. Il est en granit jaunâtre.

On avait cru que les carrières voisines fourniraient une pierre d'une éternelle durée. C'était de ces carrières que l'on avait extrait le magnifique bloc où l'on a pu sculpter cette inscription : *4 reyes y uno, santo han salido de este canta y quedo para otro tanto.* (4 rois et un saint ont été tirés de ce bloc et il en reste encore autant.) Ces rois de Juda ont dix-sept pieds de hauteur et sont sculptés par J.-B. Monnegro. Mais si l'on examine attentivement la façade de l'église sur la *cour des rois*, celle par laquelle entrent dans le Panthéon les cadavres des monarques, on s'aperçoit que la pierre est loin de résister aux atteintes du temps et à l'action corrosive des agents atmosphériques. C'est un granit de quartz feldspath et mica, où le feldspath prédomine; de nombreux cristaux de feldspath sont incrustés dans la masse de granit, et le feldspath étant extrêmement gélif, il a décrépité peu à peu, laissant de nombreux trous dans la pierre; les arêtes ne peuvent donc conserver la netteté du saillant;

les angles s'arrondissent ; les statues perdent leurs traits, et l'ensemble de la façade revêt les dehors d'une ruine imminente. Voilà un détail que les guides ne m'avaient pas fourni et que je dois à l'obligeance d'un enthousiaste de l'Escorial. Il en résulte que trois siècles ont suffi pour entamer le monument. Qu'en restera-t-il lorsque des civilisations différentes se seront succédé, comme pour le Panthéon d'Agrippa ou les thermes de Caracalla ?

La façade principale donne sur une grande place ; le vent souffle avec une telle violence en cet endroit que des charrettes chargées ont été soulevées en l'air : du moins on le rapporte, car je n'en ai rien vu. Des passages souterrains permettent aux habitants de se rendre à l'église sans traverser cette place les jours de tempête. Un saint Laurent, haut de quatre mètres, tenant un gril en bronze doré dans sa main droite, décore cette façade.

L'église est au fond de la cour des rois. Elle forme un grand carré de cinquante mètres de côté ; quatre énormes piliers carrés, de huit mètres de côté, la partagent en trois nefs et supportent la grande coupole. La première chose qui frappe les yeux en entrant, c'est la voûte qui règne au-dessus du chœur. Cette voûte à peu près plane, dont l'art moderne connaît le secret, était une merveille dans le temps où l'on bâtit l'église. On raconte que l'architecte, pour rassurer le roi, la fit appuyer sur quelques piliers qu'il

fit démolir ensuite. L'effet de cette voûte était d'autant plus saisissant, que sur sa clef repose l'énorme poids du lutrin central, contenant deux cent dix-huit livres d'un mètre de hauteur, morceau qui est un véritable chef-d'œuvre.

Et puisque nous sommes sous le chœur, restons-y. Le centre est occupé par ce célèbre lutrin ; le pourtour, par deux rangs de stalles en bois précieux (cent vingt-quatre en tout) et, dans le coin à gauche, on montre celle que Philippe II, retiré longtemps dans ce lieu qui s'harmonisait avec son caractère, occupait pendant les offices. Une petite porte communique avec l'appartement du roi ; il se compose de deux alcôves sans fenêtres, donnant sur une salle oblongue avec des murs blanchis à la chaux : une vraie cellule, plus sombre même que celles des moines. Une chaise, un fauteuil et deux tabourets en forme d'X, l'un pour Antonio Perez, l'autre pour permettre au prince d'étendre sa jambe malade et qui est taché de son sang : voilà les seuls meubles ayant jamais existé dans cet appartement royal. Ce sont les mêmes que l'on voit aujourd'hui. J'aime à évoquer ces souvenirs d'une royauté sans ministres, dans ce siècle de révolte de la libre pensée contre le christianisme dénaturé par les abus ; j'éprouve une grande curiosité à considérer cette stalle, où le roi reçut la nouvelle de la victoire de Lépante qui arrêta le progrès de l'islamisme.

Les portraits du fondateur, par Pantoja, qu'on trouve dans la bibliothèque du monastère, la chambre nue et blanche, pleine d'épouvante et de ténèbres ; l'architecture sévère, raide, sans saillies, où se rompent les grandes lignes horizontales de ces façades imposantes qui se brisent toujours à angles droits, sans fléchir jamais en courbes gracieuses, l'air humide et glacé, les hauts sommets du Guadarrama, encadrant la masse grise et bleuâtre de l'Escorial, ce Panthéon des rois, tout cela est bien fait pour ramener l'esprit vers l'époque, les mœurs, la civilisation de ce siècle dont la figure sombre de Philippe II est l'incarnation. Mais nous sommes au cœur qu'on ne peut quitter sans voir les deux plus riches orgues d'Espagne et une petite chapelle cachée derrière les stalles, où l'admirable Christ en marbre blanc et noir de Benvenuto Cellini dresse sa haute taille.

Quittons un instant l'église. Il faut visiter les cloîtres, avec quatre galeries voûtées en arcades à plein cintre et un magnifique escalier à trois rampes rempli de fresques de Lucas Giordano, qui représentent la bataille de Saint-Quentin, divisée en trois sujets, et la fondation de l'Escorial.

Il faut aussi faire une visite à la bibliothèque, qu'un incendie, en 1872, a failli détruire. On n'a jamais songé à préserver l'édifice avec des paratonnerres, et la foudre mit un jour le feu dans la biblio-

thèque. Grâce au dévouement des honnêtes paysans du village, tous les livres et manuscrits furent jetés en hâte sur la grande place et sauvés des flammes ; pas un seul volume ne disparut dans cette confusion, et cependant les richesses enfermées dans la bibliothèque étaient connues de tout le monde. On trouve là, en effet, des ouvrages admirables, des œuvres d'art ayant coûté des sommes énormes, telles que le Livre d'heures de Charles-Quint, un évangélaire en lettres d'or, la grande bible du cardinal Cisneros et plus de 3,000 manuscrits hébraïques, grecs, arabes, latins, presque inconnus pour la plupart.

Le Panthéon, qui sert de sépulture aux rois et aux enfants, est situé sous la capilla mayor de l'église.

Un bel escalier voûté y conduit, il est en marbre multicolore très-riche, et les cippes ont des moulures en bronze doré. Le caveau des rois est précédé d'un vestibule ou salle d'attente où la bière du mort est déposée jusqu'à ce qu'on ait achevé le sépulcre qu'il doit occuper définitivement. Ce caveau est une assez grande salle octogone revêtue de marbre et de porphyre dont six côtés présentent quatre rangs. Saint-Simon s'explique là-dessus en termes bien nets : « Les corps, dit-il, sont tirés au bout d'un certain temps du pourrissoir et portés dans les tiroirs du Panthéon qui leur sont destinés. Plusieurs sont vides ; le nombre total est de vingt-six. » Y aura-t-il, en Espagne, assez de monarques pour

les remplir ? C'est là un problème de haute politique dont je n'ose chercher la solution et qui ne dépend pas absolument de ma visite au Panthéon. Il y a peu d'années, on ouvrit la tombe de Charles-Quint; le temps avait respecté le grand empereur dont le corps conservait encore la forme et presque les traits qu'a immortalisés le Titien. Le caveau des infants, des reines sans succession forme une salle à part, plus simple que l'autre. On y compte cinquante et une niches occupées. Quintana et Nuñez de Arce ont chanté en vers inspirés les morts de l'Escorial et ont rendu, pour un instant, la vie à ces êtres inanimés. Sortons de ce lieu où le luxe et les splendeurs du monde entourent encore les débris de la misère humaine et remontons dans l'église. La grande chapelle (capilla mayor) renferme le maître-autel, les oratoires et les monuments royaux, le tout en marbres précieux de plusieurs couleurs. Le retable est décoré de statues et de peintures très-estimées. Les monuments royaux sont deux groupes de statues en bronze doré agenouillées et plus grandes que nature : c'est l'œuvre de Pompeo Leoni, un artiste italien. Le groupe de gauche est formé par Charles-Quint, sa femme Isabelle et ses trois filles. Celui de droite représente Philippe II, trois de ses femmes : Marie, Isabelle et Anne, et don Carlos son fils, le héros de tant de drames. Pour les curieux, il faut encore citer, dans l'église, les deux chaires, la sacris-

tie, de beaux retables d'autel peints par Eibadi de Valosquez, le grand tableau de Claude Coello qui cache le riche tabernacle de la Sainte-Hostie (santa Forma) et les reliques des saints au nombre d'environ huit mille.

L'Escorial est dominé par des montagnes élevées qui séparent l'une de l'autre les deux Castilles; elles sont nues, dépouillées, d'un aspect maussade. On y a construit de beaux réservoirs dont l'eau, conduite par un aqueduc, alimente près de cent fontaines, distribuées dans les diverses parties du palais et des jardins.

Et puisque je parlais tout à l'heure de tombe ouverte, le lecteur me pardonnera de lui rappeler ce que raconte Saint-Simon au sujet de la tombe de don Carlos. Comme nous l'avons dit, il visitait l'Escorial, et un moine lui servait de guide. « Je lui dis que le roi (Philippe V), peu après être arrivé en Espagne, avait eu la curiosité de faire ouvrir le cercueil de don Carlos, et que je savais d'un homme qui y était présent (c'était le marquis de Louville) qu'on y avait trouvé sa tête entre ses jambes; que Philippe II, son père, lui avait fait couper dans sa prison devant lui. « Eh bien ! s'écria le moine tout en furie, apparemment qu'il l'avait bien mérité; » car Philippe II avait une permission du pape. » Je me contentai de rire. »

XV

LE SÉNAT

De toutes les institutions qui régissent le gouvernement constitutionnel, aucune n'a soulevé plus d'opinions contradictoires que celle d'une haute Chambre destinée à être l'élément modérateur du pouvoir législatif ; elle a joué un rôle marqué dans la vie politique de l'Espagne depuis les premières années de ce siècle.

D'abord le Sénat se composa de grands fonctionnaires ou de grands dignitaires dans certaines conditions de puissance et de richesse afin que ses décisions fussent acceptées avec respect. Malheureusement, par la faute des circonstances que nous avons développées ailleurs, l'aristocratie ne possédait pas le prestige dont elle est entourée, par exemple, en Angleterre, et la Couronne se trouva bientôt en face de ce dilemme : ou créer sans cesse de nouveaux pairs qui lui assurassent la majorité, ce qui diminuait l'autorité du Sénat et déconsidérait

le système représentatif ; ou abandonner le Sénat à lui-même, le réduire à ses propres forces, ce qui pouvait déterminer des crises ministérielles.

Il est aisé de s'expliquer l'indifférence d'un peuple libéral envers un corps qui aurait dû être sa principale garantie, par les fréquentes fournées de sénateurs que fit Isabelle II dans les derniers temps de son règne.

Après la révolution de 1868, lorsque les idées démocratiques commencèrent à battre en brèche la monarchie espagnole, les législateurs, pour éviter les inconvénients de l'ancien Sénat, se lancèrent dans le système opposé et constituèrent la nouvelle Chambre haute sur des bases entièrement démocratiques en prenant pour modèle l'organisation du Sénat des États-Unis. Voici donc comment ce corps fut établi par la constitution du 1^{er} juin 1869 (articles 60 à 64).

« Les sénateurs seront élus par les provinces.

« Chaque district municipal élira au suffrage universel un nombre de *compromisarios* (délégués) égal au sixième des conseillers qui composent l'*ayuntamiento* ; les districts dont les conseils ont moins de six membres n'éliront qu'un délégué. Ces délégués, réunis aux conseillers de la province, constitueront l'assemblée électorale. Ils devront élire, à la majorité des votants, quatre sénateurs par province.

« Pour devenir sénateur, il faut être Espagnol, avoir quarante ans au moins, jouir des droits civils et justifier, en outre, d'une des qualifications suivantes : être ou avoir été président du Congrès; député aux Cortès constituantes ou dans trois législatures; ministre de la Couronne, président du conseil d'État, de la cour de cassation ou de la cour des comptes; capitaine général ou lieutenant général, amiral ou vice-amiral; ambassadeur; conseiller d'État; membre d'une des deux Cours suprêmes; ministre plénipotentiaire pendant deux ans; archevêque ou évêque; recteur d'université; président d'une des académies d'histoire, des sciences, de médecine et des sciences morales et politiques; inspecteur général des ponts et chaussées; député de province élu quatre fois; ou, enfin, deux fois alcade dans un district de plus de 30,000 âmes.

« Seront également éligibles les cinquante plus forts contribuables et les vingt plus grands industriels ou commerçants de la province.

« Le Sénat se renouvellera par quart à toutes les élections générales de la Chambre des députés, et en totalité lorsqu'il aura été dissous par le roi. »

Comme on le voit, si les élections des députés continuaient d'être exposées à la pression du gouvernement, celles du Sénat se prêtaient davantage encore à l'influence officielle. D'abord le corps électoral, qui devait résoudre au second degré la ques-

tion, était formé de deux éléments : les conseils provinciaux et les délégués qui en composaient la grande majorité, car tandis que les conseillers de province étaient de quarante à cinquante, le nombre des délégués s'élevait à deux cents. Ces délégués étaient élus en même temps et dans les mêmes localités que les députés, et par conséquent, si l'on pesait sur l'élection des députés, on pesait en même temps sur celle des délégués. De plus, ces derniers subissaient encore l'influence du gouvernement dans le choix des sénateurs, ce qui faisait pencher la balance en faveur du ministère en exercice.

Ce défaut de constitution du Sénat est tellement évident qu'il a suffi pour faire blâmer à juste titre son acceptation, aussi la pratique a-t-elle démontré l'impossibilité de le maintenir. En effet, chaque fois que la Chambre des députés a été frappée de suspension ou de dissolution, la même mesure a dû être prise pour le Sénat, dont la stabilité devait être la garantie de l'efficacité du système parlementaire. On comprend, en effet, le peu d'indépendance d'un corps élu dans les conditions indiquées plus haut, se conformant à la politique du ministère qui a présidé à sa formation. Aussi à chaque crise ministérielle le cabinet qui entrait en fonctions obtenait-il presque toujours le renouvellement des deux Chambres.

Le procédé de l'élection indirecte est discrédité, mais aussi le procédé des fonctions à vie héréditaire, ou du choix de la Couronne, nous paraît impossible dans un pays essentiellement démocratique par sa constitution sociale, et dont l'aristocratie n'a pas l'importance suffisante pour résoudre une telle question.

La constitution du 27 mars 1876 s'est arrêtée à un moyen terme, à une solution éclectique, qui n'a fait qu'ajouter aux difficultés existantes. Elle a divisé les sénateurs en trois classes : 1° les sénateurs de droit (*de derecho proprio*), tels que les fils du roi et ceux de l'héritier présomptif du trône; les grands d'Espagne, jouissant d'un revenu de 60,000 francs par an; les capitaines généraux, les amiraux, le patriarche des Indes et les archevêques, les présidents du conseil d'État, de la cour de cassation et de la cour des comptes; 2° les sénateurs à vie, au nombre de cent, désignés par la Couronne; 3° les sénateurs élus, au nombre de cent trente, par les corporations de l'État et par les plus forts contribuables. Ces derniers doivent se renouveler par moitié tous les cinq ans.

Le Sénat tient ses séances dans l'ancien palais de Maria de Molina. Il m'est arrivé quelquefois d'y assister, mais ce n'est pas là qu'il faut chercher cet entraînement et cette verve qui sont les traits caractéristiques de l'éloquence espagnole. Il n'y manque

pas cependant d'hommes passionnés et enthousiastes qui de temps à autre animent les discussions. Je n'ai eu l'occasion d'entendre que M. de Blas et quelque autre orateur de cette trempe. Je fais exception pour un prélat, l'évêque d'Orihuela, qui démontra jusqu'à l'évidence combien est faux le préjugé qui taxe d'ignorance tout le clergé espagnol. Sans doute le nombre des princes de l'Église siégeant au Sénat est trop restreint pour qu'on puisse se faire une idée absolue et complète de tout le clergé espagnol, mais on peut affirmer qu'il y est représenté par des hommes instruits, dont le mérite et la vertu honorent le pays qui les a produits.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCIA

XVI

PHYSIONOMIE DE MADRID

L'impression que produit Madrid, surtout si l'on y arrive par la *puerta del Sol*, est très-vive; on le trouve, au premier coup d'œil, gai, riche, populaire, sympathique. Ce n'est pas une grande capitale comme Paris ou Londres, ni même comme Vienne; elle est petite, sa population est à peine de trois cent soixante-dix mille âmes; elle n'a qu'un nombre restreint de grandes rues assez mal percées pour la plupart. Cependant tout y est si joyeux, le ciel si pur et si serein, le caractère des habitants si affable, la vie si facile, que plusieurs étrangers l'ont choisie comme séjour de prédilection. Parlez, par exemple, de Madrid à Tamberlick, l'artiste célèbre, accueilli avec enthousiasme par l'Europe entière, ayant parcouru toutes les grandes villes, aimé, admiré et fêté partout, il vous en dira ce qu'on passerait à peine à l'Espagnol le plus enthousiaste. Cette capitale, si méconnue, ou plutôt si inconnue, est tout simple-

ment, selon lui, « une charmeuse ! » En effet, il n'y a ni palais grandioses, ni antiquités vénérables, mais les rues spacieuses, animées, propres, les maisons peintes de vives couleurs, donnent à la ville une physionomie qui charme les yeux de l'étranger.

La rue d'Alcala, qui ressemble à une place rectangulaire, divise Madrid par le milieu, de la Puerta del Sol à l'orient, et débouche dans une vaste plaine, qui s'étend le long de la cité, et qui contient des jardins, des passages, des places, des théâtres, des cirques de taureaux, des arcs de triomphe, des musées, des fontaines. Tous les murs couverts d'affiches de spectacles, les boutiques au va-et-vient incessant, les cafés toujours pleins de monde, le coup d'œil féérique pour l'étranger de la célèbre puerta del Sol, entourée de grands édifices, à laquelle aboutissent, comme dix torrents, autant de larges voies, et dans chaque rue, un encombrement de peuple et de carrosses, une foule mobile, des cris assourdissants, je ne sais quel air de fête sur tous les visages et de spontanéité dans les gestes, qui fait qu'au bout d'une heure on ne se trouve plus en pays étranger, qu'on a envie de saluer celui-ci, de serrer la main de celui-là, qu'il vous semble reconnaître des gens qu'on voit cependant pour la première fois.

Une heure passée en flânant à la puerta del Sol, de l'Hôtel de Paris à celui de la Paix, suffit à faire

connaître sous tous leurs aspects les Madrilènes. Le peuple est vêtu comme les citadins des grandes villes; les femmes ont le tort de renoncer, pour la plupart, à la poétique mantille, et suivent les modes de Paris.

Les monuments sont disséminés de tous côtés, quoique en général assez mal placés, ce qui est sans doute cause qu'on ne les examine pas autant qu'ils le méritent. Je ne crois pas qu'il y en ait un seul faisant face à une grande rue, et dont on puisse, par conséquent, apprécier la perspective.

Le Palais Royal, d'une architecture riche et sévère, tourne deux de ses façades en pleine campagne. Il faut descendre peu commodément à une profondeur d'abîme afin de pouvoir contempler la plus remarquable des façades, si l'on tient à se rendre compte de leur position; la principale regarde une grande place où ne débouche aucune voie importante; le dernier côté est le seul qu'on puisse apercevoir de la place de l'Oriente, et encore la perspective se perd-elle aussitôt qu'on passe dans une rue voisine. Quelques rues ont une montée légère, de sorte qu'en y entrant on voit d'abord le ciel et qu'on se croirait *extra muros*; puis, dès qu'on atteint le point culminant, une autre longue rue se présente soudain aux regards. En face du Palais Royal, s'élève la magnifique statue équestre de Philippe IV, au milieu d'une promenade plantée

d'arbres, entre lesquels on a dressé quarante-quatre statues colossales en pierre.

Lorsqu'on arrive à Madrid, on ne peut plus s'éloigner de la puerta del Sol. L'impression qu'elle m'avait produite le premier jour a persisté durant plus de trois mois. On s'étonnait quelquefois de me voir m'éterniser à l'Hôtel de Paris :

— « Prenez-vous-en, répondais-je, à la puerta del Sol, à cette situation unique de l'Hôtel de Paris, si habilement dirigé par M. Fayola. »

La puerta del Sol est vraiment digne de sa réputation, non-seulement par sa grandeur, mais par l'animation, le mouvement, la variété incroyable des panoramas divers qui se déroulent sous les yeux à chaque heure du jour. On peut rester à sa fenêtre, comme je l'ai fait, pendant huit semaines, et connaître Madrid comme si on l'avait habité des années.

Le ministère des finances, l'ancienne douane, de même que l'École des beaux-arts, deux belles constructions du temps de Charles III, manquent d'air, et il faut reconstruire, par la pensée, la perspective que présenteraient leurs façades s'il existait une rue en face d'où l'on pourrait les embrasser d'un coup d'œil. La même observation est applicable à la belle église de Saint-Isidore, à celles de Saint-André, du couvent de Salesas Reates, au théâtre de l'Opéra, à la nouvelle Bourse, à la Banque, au Mi-

nistère de l'Intérieur (*gubernacion*), à ceux de la Justice et de la Marine et au palais du Sénat. Pour la Chambre des députés (*el Congreso*), on ne s'aperçoit que l'édifice existe qu'en voyant, à la descente d'une large rue, deux lions placés sans doute en vedette pour avertir les curieux qu'il y a là quelque chose : alors on lève les yeux en l'air, on quitte le trottoir et l'on regarde, du côté de la place où l'on vient d'entrer, un point un peu éloigné permettant alors d'examiner à l'aise l'entrée imposante de cette façade sévère.

Sur la place des Cortès se dresse la statue de Michel Cervantès, œuvre d'Antonio Sola.

Quelques hôtels particuliers, quelques édifices publics modernes, la Monnaie et le ministère de la guerre entre autres, occupent un emplacement plus convenable. Ajoutez à cela le vaste bâtiment du Musée de peinture (*museo del Rey*), quelques beaux théâtres, des palais comme ceux de la duchesse de Medina-Cœli, du duc d'Albe, du marquis de Salamanca, la caserne de la montagne, et la liste des principaux édifices de Madrid sera à peu près complète.

La rue d'Alcala, la rue San-Geronimo, la place de l'Arsenal, celle del Tureo, où fut assassiné le général Prim, sont les voies les plus fréquentées ; le centre du mouvement est à la puerta del Sol. En outre il y a encore de très-belles rues ; celles d'Ato-

cha, par exemple, de Fuencarral, d'Hortaleza, Ancho de San Bernardo, et quelques places anciennes comme la Mayor, celle d'Oriente, près de laquelle se trouve la maison de Lope de Vega, l'Armeria, Santo-Domingo, d'autres plus modernes, comme le rond-point de la porte d'Alcala, la place d'Isabelle II et celle du prince Alphonse.

La puerta del Sol — je ne puis me lasser d'y revenir — est à la fois et tout ensemble un marché, un salon, une promenade, un théâtre, un boudoir, une bourse, un jardin, une place d'armes, un café, une académie, un lieu de rendez-vous, un club, une tribune, une gazette parlée, et même un passage. C'est là que se forgent puis que se répandent toutes les chroniques scandaleuses de la ville, que se préparent les démonstrations contre les ministères, que s'organisent les révolutions. C'est sur la place del Sol qu'on achète, qu'on vend et qu'on fait l'amour, qu'on écrit des vers, qu'on demande l'aumône, qu'on politique, qu'on fait descendre et monter la rente, qu'on poursuit ses débiteurs, qu'on donne la chasse à ses rivaux, etc. Que n'y fait-on pas ? De l'aube à la nuit, c'est un spectacle sans nom, une foule sans cesse renouvelée. Tout Madrid vient défiler là et l'expression est vraie à la lettre.

Dans les nouveaux quartiers, comme les rues Serrano, Salamanca et de la Princesse, entre les deux quartiers d'Arguelles et des Pozas, les monu-

ments qu'on doit citer sont les portes d'Alcala, de Ségovie et de Tolède, ces dernières conduisant aux ponts de même nom ; quelques statues remarquables, comme celles des places d'Oriente et Mayor, et d'autres qui le sont moins, comme celles de Mendizabal, de Daviz et de Velarde, ce monument des victimes du 2 mai 1808 ; enfin d'autres servant à décorer les tombeaux de Ferdinand VI et d'O'Donnell, au couvent de Salesas, et dans l'église d'Atocha, le magnifique mausolée de Prim, tout en métal, véritable merveille de filigrane d'or, monument unique au monde en ce genre, et qui fut imaginé par un artiste espagnol d'un grand mérite, M. de Zuloaga.

Sous le rapport des promenades et des spectacles, Madrid ne le cède à aucune autre capitale. Malgré l'aridité des campagnes environnantes, presque toutes ont été embellies par la dérivation des eaux du Loyoza. Cette mesure a transformé complètement l'hygiène et l'aspect de Madrid, qui manquait presque d'eau avant 1856, et qui en a aujourd'hui plus qu'il n'en faut pour tous les besoins de la population ainsi que pour l'arrosage des promenades et des rues. C'est une amélioration faite sous la reine Isabelle. La longue avenue qui part de l'église Atocha relie le jardin botanique au Prado, à l'allée des Récollets et à la fontaine Castellana. Le Prado est pour les Madrilènes ce qu'est le bois à Paris, les cascines à Florence. Le Retiro, la Monc-

loo et la cascade Campo sont de grands parcs admirablement dessinés.

Voilà pour l'aspect physique de la capitale. Quant à sa physionomie morale, son charme principal est peut-être dans l'espèce de vie de famille qu'on y mène. Au théâtre, au concert, dans les réunions, à la promenade, tout le monde se connaît plus ou moins ; en dehors de certains cercles trop exclusifs, la grande majorité de la société madrilène se trouve partout et se voit chaque jour, presque sans se faire de visites ; un malheur, une joie, un événement quelconque dans une famille connue est immédiatement senti, regretté, plaint ou célébré partout, selon les circonstances. Cette communauté de sentiments fait de la société de Madrid un type à part dans la vie européenne. Qu'on ajoute à cela une sévérité de mœurs sans hypocrisie, une fierté sans morgue, une gaieté sans prétention ; de la simplicité, de la sincérité, de la bonhomie même, moins d'affectation et plus de franchise qu'ailleurs, et l'on comprendra pourquoi l'on s'attache à Madrid. On y trouve les attraits des grandes cours par l'élégance, le confortable et le bon ton, non moins que les commodités et les douceurs de la vie de province par l'égalité et la spontanéité des affections, ordinairement désintéressées, constantes et sincères autant que le permet la fragilité humaine.

La science a ses foyers dont nous avons déjà entretenu le lecteur ; les artistes et les gens de lettres rencontrent partout des égards. La politique, hélas ! se glisse à chaque instant dans tous les cercles, et quoique des divergences passionnées d'opinion n'aient pas réussi absolument à empoisonner la vie sociale (que j'appelle, moi, la vie vitale), elles ont tracé quelques lignes de démarcation regrettables pour ceux qui n'ont point de parti pris dans ces réunions de caractères opposés, de sentiments divers. L'homme n'est pas parfait, même à Madrid !

La société de Madrid s'amuse autant qu'elle peut, je dirai même le plus qu'elle peut. Rien de plus agréable à voir que ces promenades encombrées d'équipages élégants circulant entre deux allées toujours remplies de gens allègres qui descendent de leurs voitures pour causer avec leurs amis cheminant à pied ; car tout le monde est du monde sans distinction, et à peine y a-t-il de légères nuances entre les bourgeois et l'aristocratie. Il n'est pas un spectacle plus frappant de l'animation et de l'entrain de ce peuple aux mœurs simples et douces, sans haine du pauvre contre le riche, que celui du jour où l'on se rend aux courses de taureaux. C'est là le divertissement national, que critiquent bien à tort, selon moi, des peuples qui prennent plaisir aux exercices périlleux des acrobates dans les cirques ou aux meurtrières luttes de la boxe. Oui, je

l'avoue, je prends la défense des combats de taureaux, qui réunissent pour moi les traits multiples du caractère espagnol, et même, ce qui m'intéresse au plus haut degré dans ce spectacle, c'est le taureau, la victime et le héros tout ensemble.

On se rend compte du goût passionné des Espagnols pour la musique par la foule immense qui envahit les endroits où l'on en fait. L'Opéra reste ouvert plus longtemps que dans toute autre capitale de l'Europe, et les abonnements servent de base à la spéculation des entrepreneurs. Cela est dû aussi à l'*impresario*, M. Robles, qui a eu le rare courage de maintenir son théâtre ouvert pendant les temps les plus orageux de la révolution fédérale. On peut dire qu'il y a un concert chaque soir à Madrid, dans les salles académiques, dans les salons, dans les rues, sans parler d'une multitude de musiciens ambulants, guitaristes ou joueurs d'orgues, qui assiègent et assourdissent les passants à toute heure du jour. L'été, des concerts ont lieu régulièrement dans le jardin public du Buen-Retiro ; moyennant un franc d'entrée, les amateurs de toutes les classes s'y pressent en foule. Au printemps, il y a aussi des concerts suivis au cirque du prince Alphonse. L'hiver, on joue des quartetos le dimanche dans la salle du Conservatoire des arts, sorte d'académie de déclamation, de chant et de musique. Partout on remarque l'affluence du peuple chez qui le senti-

ment musical est non moins vif que chez les gens instruits. N'y a-t-il pas lieu d'être surpris qu'une nation affolée de musique au point d'en avoir besoin comme de l'air qu'elle respire n'ait donné à l'art aucun grand compositeur, aucun maître?

Un genre dramatique particulier aux Espagnols est *la Zarzuela*, qui a même donné son nom au théâtre où l'on le cultive spécialement. *La Zarzuela* est une sorte de pièce qui tient à la fois de la comédie, du mélodrame et de l'opéra, avec un mélange insolite et cependant harmonieux de vers, de prose, de déclamation, de chant, quelque chose de solennel et de bouffon à la fois. Tout cela constitue un genre très-original, très-accidenté, dont l'équivalent n'existe dans aucun pays. Sur les autres scènes, on représente des comédies politiques, en prose mêlée de chant, des farces risquées sur les événements du jour, et dans la semaine sainte des épisodes de la Passion. Les petits théâtres donnent souvent trois ou quatre représentations, d'une heure chacune par soirée et les spectateurs se renouvellent rarement. Au théâtre Cappellam, on exécute tous les soirs des danses, dont la licence effrénée laisse bien loin en arrière les excentricités des clodoches de Paris. Il est impossible d'imaginer la hardiesse des poses et la fantaisie des mouvements; les petits jeunes gens, des vieillards armés de lorgnettes et les femmes qui vont seules composent en général le public de Cappellam.

En dehors de ces amusements publics, il y a des soirées, des bals, des représentations théâtrales, des réunions, des *tertulias*, des soirées littéraires même, de simples thés, etc. C'est là qu'on peut faire connaissance avec les personnages dont *Asmodeo de la Epoca* et Fernan Flor de *l'Imparcial*, racontent les faits et gestes dans leurs inimitables chroniques du monde élégant.

Pour ceux qui n'ont pas la facilité de parler les langues étrangères, j'ai fait une remarque qui me semble vraie. A force d'étude on apprend quelquefois à s'exprimer dans une ou plusieurs langues difficiles ; mais une langue facile, la sait-on jamais correctement ? J'en suis un vivant exemple. J'ai habité dix ans l'Italie, et comme je n'avais pas suivi le conseil de Guerte de faire un effort dès les débuts et de continuer longtemps à étudier tous yeux ouverts, je parlerai toujours mal l'italien. Comme tant d'autres, je m'étais dit : « A quoi sert d'apprendre une langue que je chante et que j'entends à l'Opéra ? Puisqu'il m'a suffi d'un mois pour en connaître la grammaire, un autre mois de séjour dans le pays même suffira à me la faire parler couramment. Il n'en était rien. Au bout de dix ans de séjour je parlais encore un italien détestable. Il en est de même en Espagne. Le castillan présente toutes les difficultés des langues faciles ; on tombe immédiatement dans l'italien en intervertissant la

syntaxe et l'on trahit, on mêle, on confend à son insu les deux idiomes, de sorte qu'on arrive à un patois fantaisiste. La prononciation, moins sèche que celle du français, est plus dure que celle de l'italien ; la jota arabe, qui se dit aisément quand elle est seule, se hérissé d'une insurmontable difficulté si elle est double dans un mot. Le ζ , qui a le son de l's, ne devient familier qu'après un long et fastidieux exercice ; car c'est un son qui de prime abord déplaît à l'oreille.

Dans les villes de province de même qu'à Madrid, le peuple, chose digne de remarque, parle aussi purement qu'écrit Valera ou Canovas ; la différence de prononciation entre les lettrés les plus raffinés et les ouvriers des faubourgs est à peine sensible. L'espagnol est plus communicatif, plus ferme, plus arrêté en un mot que n'est l'italien, dans la presse, sur la scène ou dans la littérature populaire. La langue actuelle n'a pas conservé grand'chose de la langue de Cervantes, de Quevedo, de Lope de Vega. Si Charles-Quint revenait dans sa capitale, il ne dirait plus que c'est la seule langue dans laquelle on puisse s'entretenir avec les dieux. Sancho Pancha ne serait plus goûté, ni même compris. Il y a en Espagne aujourd'hui le dialecte de Valence, le catalan, dans lequel mon ami Balaguer a écrit de si charmantes poésies, celui de Murcie, et la vieille langue des provinces basques à laquelle

on ne peut donner aucune dénomination. On parle castillan dans les deux Castilles, dans l'Aragon, dans l'Estramadure, dans l'Andalousie; en tout, cinq provinces. La phrase populaire qui fait rire le parterre d'un théâtre de Salamanque obtient le même effet devant les *butacas* d'un théâtre de Grenade; à Séville, les calembredaines de Saragosse sont saisies immédiatement et ainsi de suite.

Avant de clore ce chapitre, qu'il me soit permis d'y tracer quelques portraits dont l'ébauche complètera la physionomie de la capitale espagnole.

L'une des plus belles et des plus nobles de Madrid est assurément la duchesse de Medina-Cœli; c'est le véritable type de la grande dame que cette beauté andalouse devant l'image de laquelle chacun s'arrêtait charmé à l'Exposition universelle de 1855, et qui fit connaître aux Parisiens le talent hors ligne du peintre Madrazo. Telle elle était alors, telle elle est encore, avec sa taille de reine ou plutôt de déesse marchant sur les nuées, suivant l'expression du poète, avec ses grands yeux bruns, profonds et rêveurs; son nez aux ailes mobiles, ses cheveux épais et soyeux, sa bouche d'un dessin ferme et pur, ses mains et ses pieds incomparables. Elle me frappa si vivement lorsque je l'aperçus pour la première fois aux courses du bois de Boulogne, il y a quelques années, vêtue d'une simple robe de taffetas gris avec un chapeau blanc, qu'à peine rentrée chez

moi, je crayonnai d'elle un portrait qui fut trouvé ressemblant. Mais cette beauté parfaite est le moindre des mérites de cette femme supérieure; elle n'a aucune des habitudes et des prétentions des petites maîtresses; elle n'est d'aucune coterie, et elle ose émettre son avis, sur tous et sur chacun, avec une indépendance d'esprit, une netteté de jugement et un bonheur d'expression qui se rencontrent rarement; n'ayant de parti pris sur rien, elle se laisse guider par son intelligence qui est vraiment grande et par sa raison.

Faite pour régner ou pour gouverner, elle tient sa maison, une maison qui est un monde, et gère son immense fortune, comme pourrait le faire un financier. Elle me rappelle M. de Corvetto, le célèbre Génois. Elle a un sentiment exquis des arts; mais elle a révélé pour les affaires une aptitude remarquable. Rien n'est plus séduisant que ces maîtresses femmes déployant le soir, dans leur salon, toutes les grâces et les élégances de leur sexe, et qui, néanmoins, levées le matin avec le jour, savent se mouvoir à travers les méandres les plus compliqués d'une vaste administration. La duchesse de Medina-Coeli s'assoit, comme un ministre, à un bureau couvert de paperasses, de mémoires et de comptes à donner le vertige; elle gouverne ses nombreux employés avec cette autorité douce de l'administrateur éclairé. Elle projette, dirige, fait exécuter toutes les

réformes, tous les embellissements de ses propriétés. C'est à elle que les gens de la Nava doivent la production et l'exploitation, sur une grande échelle, des résines; c'est elle qui a installé cet établissement modèle, qui fait l'admiration des connaisseurs et qui inspire même les poètes; Angela (c'est son prénom) est bénie et adorée des ouvriers autant qu'elle est admirée dans les hautes régions.

Accordant peu de temps aux visites, à toutes les exigences de convention qui remplissent l'oisiveté affairée des gens du monde, elle s'est créé une existence à part; ceux qui ne sauraient ni la comprendre ni l'imiter la traitent peut-être d'extravagante et de bizarre, mais elle doit sourire avec indulgence de ces interprétations, si elle les connaît, et s'épanouir devant son œuvre.

Elle a cette élégance riche et de bon goût de la vraie grande dame. Ses toilettes sont irréprochables, et ses bijoux montés avec un art qui en double le prix; on soupçonne qu'elle a dû souvent donner les dessins de ces merveilleuses parures et que son goût, toujours sûr, vient en aide à sa fantaisie. Mais, si elle accorde quelques instants à cette mise en scène de sa beauté, elle a l'air de ne pas s'en être occupée; elle est la mieux habillée comme elle est la plus belle, sans avoir l'air de le savoir.

Ses enfants sont admirablement élevés; ils adorent cette mère, qu'ils considèrent comme une sœur

ainée; elle est à la fois pour eux le chef respecté de la famille et une madone, belle comme celle de la procession de Séville, ainsi que dit son petit garçon. Sa fille Marie promet d'être un jour une femme supérieure.

Une des figures les plus saillantes de Madrid est celle de M^{me} la comtesse de Campo-Alange. J'avais entendu parler de son esprit et de sa verve, et je souhaitais vivement de la connaître. Je m'étais même munie d'une lettre dans laquelle mon ami le comte *** lui écrivait en termes trop flatteurs pour moi: « Je présente la Sapho française à la Sévigné espagnole. » L'avouerai-je? malgré l'ardent désir que j'avais de l'approcher, j'eus peur de passer sous les fourches caudines de cet esprit redoutable. Si je lui plaisais, tout était pour le mieux; si au contraire..... Cette alternative m'effraya réellement, et l'on répétait autour de moi avec un tel air de mystère: **PRENEZ GARDE!** que j'ai suivi le précepte du sage: « Dans le doute, abstiens-toi. » Je n'ai donc pas porté ma lettre, et j'ai renoncé ainsi volontairement à l'un des plus grands plaisirs que je me promettais en Espagne, celui de causer avec une des femmes les plus spirituelles, m'assure-t-on, de notre époque. La fille de la comtesse de Campo-Alange, que j'ai admirée de loin, est une des plus belles personnes de Madrid. Cette fière et sereine beauté rappelle les jeunes mères de Murillo, dans

l'épanouissement de leur splendeur ; elle apparaît toujours dans un nimbe d'or, un enfant à la main, des paroles plus douces que miel sur les lèvres.

M^{me} Bouschental, voilà encore une physionomie charmante, typique. Est-elle jeune ? ne l'est-elle plus ? Je ne saurais vous le dire. Lorsqu'elle descend de sa loge au foyer du Théâtre-Royal, drapée dans sa sortie de bal ou dans une robe aux plis ondoiyants, on croirait voir marcher la Junon antique. Elle a dû être une beauté rare, que dis-je ? la beauté même. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de ses lignes sculpturales, de ses traits corrects et fins, de ses yeux si purs ou de sa physionomie vive et mobile. Elle ne vieillira jamais.

Nulle femme n'est plus aimée que M^{me} Bouschental : elle a un cercle d'amis d'élite, plus passionné, plus dévoué, plus ardent que celui de n'importe quelle femme de vingt ans ; elle vit pour eux ; elle a remplacé, dit-elle finement, la famille qu'elle n'a plus, par ce cent d'amis qui se jetteraient au feu pour elle. Connue de tout Madrid, elle peut descendre sans danger au milieu d'un mouvement populaire ; chacun s'écartera pour lui faire place.

Elle a réussi à se faire accepter par la société espagnole en excluant de sa maison l'élément féminin ; toutes les femmes brûlent du désir d'aller chez elle, dans l'espoir de vaincre sa résolution ; mais

elle reste inébranlable, sûre de son pouvoir et de son influence sur le monde, qu'elle a dominé vingt ans par les charmes tout-puissants de l'esprit, de la bonté, de la générosité et de la beauté réunis dans sa personne : « Venez me voir, dans la journée, dit-elle, amenez-moi vos enfants ; saluez-moi au théâtre ; mais le soir laissez-moi vivre à ma guise, avec mes fidèles amis. Je veux être heureuse, bien portante, adorée jusqu'à mon dernier jour. Vous troubleriez tout cela avec votre caquetage, vos mi-nauderies, vos prétentions ; laissez-moi à mon égoïsme qui ne vous fait point de mal. Toutes les fois que vous aurez besoin de moi, je serai prête à vous rendre service, et, s'il le faut, je n'épargnerai ni soins, ni démarches, ni fatigue ; mais, par grâce, laissez-moi régner seule et sans partage. Mes amis me trouvent la plus gracieuse, la plus belle, la plus séduisante ; ils ne s'aperçoivent pas de votre absence. Si je vous accueillais, le prestige de cette illusion s'évanouirait. Allez, le monde peut marcher sans moi, et moi, je cesserais d'être si je vous laissais venir. »

La duchesse de la Torre a été et sera longtemps encore une des plus jolies femmes de l'Espagne, si riche en beautés de tout genre ; elle est fort élégante et porte à ravir les plus merveilleux chiffons du monde. Elle reçoit chaque semaine et même chaque soir ; mais elle n'a pas de salon. Quelle

chose étrange qu'une si belle personne et un soldat, ayant eu une vie à la fois si éclatante et si aventureuse, n'aient pas cherché à se créer cette force qu'on appelle un salon ! Sans doute ils sont sûrs de l'appui et du zèle de leurs amis, le maréchal par l'éclat de son passé, l'attrait de son esprit et son dévouement à son pays ; la duchesse pour les charmes réunis de la beauté, de la grâce et de la distinction.



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

XVII

UNE COURSE DE TAUREAUX

Malgré l'atonie de l'esprit public, l'annonce de la paix réveilla l'enthousiasme, et l'entrée solennelle à Madrid de deux mille soldats, choisis dans tous les régiments qui avaient fait campagne, fut saluée d'acclamations unanimes. La foule s'empressa sur le passage des vainqueurs de l'absolutisme ; des couronnes et des fleurs tombaient de tous les balcons, tendus et pavoisés pour la grande fête. Jamais je n'ai vu d'armée reçue d'une façon plus chaleureuse ; l'accueil fait à Martinez Campo tenait du délire. Quelle entrée aussi ! Quelle fière et martiale attitude que celle du héros de Catalogne !

Les soldats espagnols portent un béret d'une espèce particulière, garni d'une visière de cuir, gracieuse et légère à la fois, qui se replie sur le front. Ce béret est appelé du nom de son inventeur, Ros de Olano, général et poëte, qui le modela sur son

béret de chasse. Toute l'infanterie se composait de jeunes hommes au teint hâlé, de taille moyenne et bien prise, à la tournure presque élégante; aussi passe-t-elle pour la plus agile et la plus résistante de l'Europe. En la voyant défiler sous mes yeux, j'ai compris qu'elle méritait cet éloge : marcheurs intrépides, ces fantassins sont fiers, sobres, possédés d'un orgueil national incroyable. La tunique des officiers est courte et serrée comme celle des officiers italiens; hors de service, ils ne portent pas l'épée.

A l'occasion de l'entrée des troupes à Madrid, des fêtes gratuites furent offertes à l'armée; le public éprouva une grande difficulté à obtenir des places; je fus pourtant admise dans une des loges destinées aux commissaires du Congrès grâce à l'empressement de quelques députés. Ces fêtes devaient se terminer par une course de taureaux en spectacle de gala.

Le cirque, ou, pour parler la langue du pays, la place des taureaux (*plaza de Toros*), se trouve à l'extrémité du faubourg de Salamana, hors de la porte d'Alcala. C'est un immense amphithéâtre circulaire, à gradins et à loges, décoré de bannières et pouvant contenir quinze mille spectateurs. Plus de huit jours à l'avance, chacun s'apprête à jouir de ce spectacle; dès la veille on commence à trafiquer des billets sur une grande échelle. Dès l'aurore une

foule houleuse assiège les portes, bien longtemps avant qu'on les ouvre. Les gardes civils ne sont pas de service ce jour-là. Toutes les rues qui conduisent à la porte d'Alcala sont encombrées d'une interminable procession de peuple ; des marchands d'eau et d'oranges remplissent l'air de leurs cris ; les revendeurs de billets courent de ci, de là, ahuris, insultés, suppliés par des milliers de voix. Un soldat vient à passer, un invité de la fête nationale, on lui offre le double, le triple, le centuple de son billet ; il hésite, il refuse, il cède, il accepte... hurrahs, clameurs et bravos de la foule.

Les plus charmantes femmes de l'aristocratie commencent à paraître ; les carrosses les plus somptueux, à circuler.

Voici la duchesse de Baylen avec son mari, un grand seigneur et un soldat, ces heureux possesseurs du splendide palais Portugaleta ; voici sa belle-sœur, la marquise de Laguna, qui possède les plus beaux bijoux de Madrid ; l'élégante comtesse de Heredia-Spinola ; le marquis de Vega-Armijo et sa gracieuse femme, que la marquise de Molins n'a pas fait oublier en lui succédant à Paris comme ambassadrice ; la jolie M^{lle} de Bassecourt, à la taille svelte, aux yeux magnifiques, dans un costume andalou rose et noir, qui la rend d'autant plus piquante. Voici la maréchale Bazaine, une héroïne de roman, une valseuse intrépide, une mère mo-

dèle ; M^{me} de Folleville, une dilettante des combats de taureaux et même de coqs, m'a-t-on dit ; la jeune et belle comtesse de Hatzfeldt, si admirée à Paris dans la haute société américaine ; la cousine du duc de Fernan-Nuñez, M^{me} de Torrependo, une beauté des îles Canaries, et sa belle-sœur, doña Mercedès de la Moneda, une des personnes les plus spirituelles de Madrid et la plus courtisée des veuves. Voici Patrocinia de Biedma, la poëtesse andalouse, un véritable talent, un cœur éprouvé et une ardente inspiration ; la princesse de Salm, une Autrichienne que l'Espagne revendique ; puis une foule de grands d'Espagne, de ministres d'État, d'ambassadeurs, de généraux, d'hommes politiques. Enfin, voici Alphonse XII, dans son brillant uniforme de capitaine général, souriant à tous et à chacun de son bon, frais et charmant sourire, un vrai prince espagnol, celui-là ! qui, à l'égal du dernier de ses sujets, aime à la folie ce spectacle sans pareil. Voici la princesse Isabelle, la mantille blanche lui sied à ravir ; on sent que la joie nationale ne l'épouvante pas, c'est une fille du pays. La marquise de Santa-Cruz, dame d'honneur de la princesse, jeune encore malgré ses cheveux blancs qui donnent à sa physionomie une piquante originalité, l'accompagne, ainsi que la gracieuse M^{me} Aguilar, qui partage le triomphe comme elle partagea l'exil.

Tout le monde est arrivé. On se presse, on s'en-

tasse, on s'aborde avec gaieté ; il règne parmi la multitude bigarrée cette sorte de curiosité anxieuse que domine toute aventure dans laquelle la vie de l'homme est en jeu. On s'installe à la hâte, les uns à l'ombre, les autres au soleil. Les loges continuent à se remplir de mantilles noires et blanches, de jolis visages ; une joie libre et bruyante éclate de toutes parts. La cour, qui s'était arrêtée dans les couloirs, a pris place à la fin. Le signal de la course est donné. Les musiciens font le tour du cirque. On annonce l'entrée de la *cuadrilla*.

Le cirque est immense ; c'est un théâtre fait pour tout un peuple. Les yeux fermés, je me représente le spectacle que devait offrir le Colysée de Rome un jour de fête semblable. L'arène est circulaire, entourée d'une barrière de bois, qui supporte à l'intérieur une sorte d'entablement sur lequel saute le *torero* lorsque l'animal le poursuit de trop près. Au delà de cette barrière, il y en a une seconde plus haute ; et dans le couloir qu'elles forment fourmillent, s'empressent, courent les palefreniers du cirque, les charpentiers, leurs outils en main, prêts à réparer les brèches que peut faire le taureau, les marchands d'oranges et de sucres d'orge, amateurs forcenés jouissant de la bienveillance de l'*impresario*. Au pied de la grande barrière s'élève une rangée de gradins de pierre, et un peu plus haut celle des loges. Sous les loges il y a une galerie, trois

rangs de sièges ; ce sont les meilleures places du cirque, celles d'où l'on voit le mieux, mais la mode ne les a pas adoptées, et l'aristocratie n'y va pas. Chaque loge contient une vingtaine de places ; celle de la duchesse de Medina-Cœli, avec laquelle j'assistai pour la première fois à un combat de taureaux, peut recevoir au moins quinze personnes. La loge royale est un grand salon ; celle du municpe et du syndic est à côté.

Le cirque offre en ce moment un spectacle dont il est impossible de se faire une idée, à moins de l'avoir vu. C'est un océan de têtes, de mains, d'éventails qui s'agitent en l'air ; c'est un kaléidoscope tout noir du côté de l'ombre adopté par le beau monde ; aux couleurs bariolées, éclatantes, lumineuses, du côté du soleil où s'entasse le peuple. On dirait par là une immense mascarade. Tout le monde s'interpelle, se salue avec une allégresse frénétique. Ce tumulte indescriptible donne le vertige. Je me sens à la fois énérvée, surexcitée, affolée, comme ceux qui m'entourent.

Le bruit d'une fanfare a retenti. Quatre gardes à cheval, avec des chapeaux empanachés et des manteaux noirs, entrent par la porte qui est sous la loge du roi et font lentement le tour de l'arène. Deux à deux, ils vont se camper devant une porte fermée qui fait face à la loge royale. Les quinze mille spectateurs regardent, immobiles, retenant leur souffle ;

un profond silence s'est fait. Cette porte est celle qui doit livrer passage à la *cuadrilla*. La voici qui défile : tous les toreros, en habit de gala, viennent se présenter au roi, à l'armée, au peuple. L'orchestre fait retentir les échos de ses plus vigoureux accords. On nomme, on applaudit les *espadas* les plus fameux, Frascuelo et Lagartijo ; ils s'avancent revêtus du scintillant costume andalous que porte Figaro dans *le Barbier de Séville*. Derrière eux viennent les *banderilleros* et les *capeadores* ; puis, les *pica-dores* à cheval avec une longue lance au poing, un feutre gris à larges bords, une veste richement brodée, des caleçons de peau de buffle jaune, intérieurement lamés de fer ; enfin, les *chulos*. Ce cortège traverse majestueusement l'arène d'un pas cadencé, se dirigeant vers la loge du roi. Rien de plus pittoresque que ce défilé ; ces lutteurs, vêtus avec une splendeur orientale, sont vigoureux, bien faits et rappellent les gladiateurs antiques devant la loge royale.

La *cuadrilla* est peut-être la partie du spectacle la plus intéressante : elle se compose de tous ceux qui vont figurer dans le drame. Les *espadas* sont ceux qui avec leur épée portent au taureau le coup mortel. Les *banderilleros* lui plantent dans les flancs des javelots acérés, quelquefois enflammés lorsque le taureau recule et se dérobe à l'attaque. Les *chulos*, à l'aide de leurs capes, aux couleurs écla-

tantes, attirent ou détournent, suivant le besoin, l'attention du taureau. Les *picadores* agacent l'animal, l'excitent, le piquent et commencent la terrible lutte. Derrière la *cuadrilla* viennent les *mullas*, mules harnachées, qui traînent hors de l'arène les taureaux morts ou les chevaux éventrés.

La *cuadrilla* fait le tour de l'arène, salue le roi, reçoit la clef du *toril*, l'étable où est enfermé le taureau, et la *funcion* (spectacle) commence.

A gauche du *toril* sont rangés les *picadores*; puis, en demi-cercle, tous les *chulos*, leur cape sur le bras.

Le moment solennel où la porte du *toril* s'ouvre et où l'on voit sortir, stupide, ahuri, cet animal aux cornes menaçantes, à la puissante encolure, à l'œil profond, est un des plus saisissants du drame qui va s'accomplir.

Chacun cherche à deviner quel sera le caractère de l'ennemi : se montrera-t-il calme ou furieux, franc ou traître, débonnaire ou emporté; en un mot, comment va-t-on l'aborder?

Deux *picadores* à cheval vont les premiers au-devant du taureau, l'excitent, le défient; c'est alors que l'animal trahit son caractère. La plupart du temps, il se rue sur le premier cheval et, piqué ou non, il lui fait d'un coup de corne des blessures souvent mortelles. Si l'homme n'a pas été atteint, s'il n'est pas tombé, il remonte sur une autre bête

et recommence. Pour les véritables dilettantes, les blessures ou la mort de ces pauvres chevaux n'ont aucun intérêt; ce sont des victimes condamnées d'avance à leur sort. Pour ceux qui ne sont point endurcis par une longue habitude, ce spectacle de chevaux blessés ou éventrés est une barbarie; et, à vrai dire, c'est le côté du combat qui donne le plus de prise à la critique.

Sans s'arrêter à ces préliminaires, on passe au second exercice, celui des *banderillas* (javelots). Les javelots sont des espèces de dards enrubannés que les *banderilleros* plantent dans la nuque de l'animal. Rien de plus léger, de plus vif, de plus gracieux à voir que ces jeunes gens, à deux pas de l'animal furieux, lui décochant ces flèches étincelantes. Cet exercice exige autant de sang-froid que d'adresse, tandis que celui des *picadores* relève avant tout de la force musculaire.

Le second acte terminé, le dernier qui va suivre est annoncé par les trompettes: c'est la mort du taureau.

Alors s'avance, au milieu de l'arène, un seul homme, l'*espada*. De la main gauche il tient un drapeau rouge, et de la droite, une longue épée de bonne trempe. D'un pas lent et mesuré, il se dirige vers la loge royale, s'arrête, ôte la *montera* qui lui couvre la tête, et, d'un geste hardi, la lance derrière lui. Cela fait, il va droit au taureau. L'anxiété

est au comble. Tous les regards sont fixés sur cet homme qui, seul, va affronter un animal terrible, que la rage et la douleur exaspèrent, et prêt à un suprême effort pour défendre sa vie.

Savoir tuer un taureau n'est pas chose commune; c'est un *art*. Il faut le tuer dans les règles, et ces règles sont strictes et formelles. Les bons *espadas* sont des maîtres. On conserve les noms des plus fameux dans les annales du *toreo*; on les compte, on les cite, on les admire; ce sont Montès, Pepenillo, Cucharès, Frascuelo. Un endroit, un seul du corps de l'animal, est digne de recevoir le coup de l'*espada*; s'il en est autrement, il est mal tué. Le public, qui sait cela, suit donc avec un extrême intérêt le développement de cette scène finale jusqu'au moment où la victime, baissant la tête pour se jeter sur l'homme, celui-ci, en garde et l'œil fixé sur le point désigné, lui plonge son épée au fond du cœur. L'art consiste à choisir, d'après le caractère du taureau, la manière et le moment de le tuer, car il y a trois genres de coups : *recibiendo*, à *volapié* ou *descabellando*; mais je ne veux pas appuyer sur ces détails trop techniques.

Alors tout est dit. Un coup de poignard (*puntilla*), donné par un piqueur, abrège l'agonie de l'animal, et l'*espada* triomphant va ramasser sa *montera*, aux acclamations unanimes, aux bravos frénétiques d'un public transporté de joie.

Quelques mules harnachées, et la tête ornée de drapeaux, sont attelées au corps inanimé de la victime, et l'arène, vide et nettoyée en un clin d'œil, est prête pour un nouveau combat. Six ou huit taureaux sont successivement engagés dans chaque représentation. Telle est, en peu de mots, ce qu'on appelle en Espagne la *corrida de toros*.

Sans doute, la course ne s'achève point sans victimes; il y a du sang répandu, des chevaux ont succombé, mais il est rare que quelqu'un des acteurs soit blessé: les précautions sont si bien prises et l'art est si bien connu, qu'un accident funeste ne se rencontre pas souvent. Dans cette lutte, un grand courage, une adresse incontestable, un intérêt soutenu et presque un sentiment d'admiration pour l'homme qui affronte, impassible, de tels dangers, et, l'épée à la main, joue sa vie contre celle de l'animal en fureur. Ce combat est la fête de la force.

Le goût des courses de taureaux est pour ainsi dire inné chez l'Espagnol; il y est conduit dès son enfance : le riche dans les loges, le pauvre dans les *tendidas*. En d'autres temps, on a fait combattre les taureaux contre des lions et des tigres; une lutte de ce genre a eu lieu naguère dans le cirque de Madrid. Chacun se rappelle, malgré les siècles écoulés, celle qu'ordonna, sous Philippe IV, le duc d'Olivarès, pour fêter l'anniversaire de Bal-

thasar d'Autriche, prince des Asturies : un taureau, placé en face d'un tigre et d'un léopard, resta vainqueur des deux fauves ; seul, un éléphant put soutenir la lutte et remporta la victoire.

On se trompe étrangement en mettant les *toreros*, comme on le fait à l'étranger, au même rang que les acrobates et les saltimbanques. En raison même de la passion nationale pour l'*art* qu'il professe, le *torero* jouit d'une certaine considération en dehors même du théâtre de ses exploits ; il est traité avec bienveillance, même avec amitié par beaucoup de membres des clubs aristocratiques ; il se montre au théâtre dans les loges les plus recherchées, il fréquente les cafés les mieux achalandés.

Les *espadas* célèbres, comme Frascuelo, gagnent par an au moins 15 à 20,000 *douros* (80 à 100,000 francs), ont maison à la ville et maison à la campagne, un valet de chambre de haute volée, souvent un cuisinier ; ils habitent des appartements somptueux, se couvrent de bijoux, ont presque toujours un cheval de selle, quelquefois un coupé, voyagent comme des princes ou des banquiers, et fument des cigares du plus pur Havane. Leur façon de s'habiller en dehors du cirque est curieuse : chapeau de velours noir à larges bords, jaquette boutonnée, étroite et courte, des culottes collantes en peau, une chemise blanche de la plus fine toile, souvent surchargée de broderies ; en guise de cravate, un léger

foulard de soie, rose ou blanc, laissant leur cou nerveux à découvert; des souliers richement brodés, une tresse de cheveux qui traîne dans le dos, et avec cela des montres, des chaînes pesantes, des boutons d'or, des bagues étincélantes, des anneaux, tout un étalage de bijoutier.

Toujours pleins d'entrain et de vivacité, on les rencontre d'ordinaire au Prado et à la Puerta del Sol; ils vont à la Chambre les jours où doit prendre la parole leur orateur favori; ils promènent orgueilleusement leurs épouses, pimpantes et dorées autant qu'eux-mêmes. Leur sort paraît digne d'envie; ils sont les rois de la cité. Que leur manque-t-il, en effet? Leurs traits, leur voix, leurs faits et gestes sont plus familiers au public que ceux de tous les ministres, hommes d'État, financiers, généraux ou simples comédiens.

On ne voit, en effet, dans les *zarzuelas* que des *toreros*; dans les chansons, dans les tableaux, sur les foulards, sur les éventails, sur les assiettes, que des *toreros*, voire même sur les boîtes d'allumettes.

Le métier de *torero* est à la fois lucratif et honorifique. Mais, hélas! beaucoup d'appelés, peu d'élus. Un petit nombre s'élèvent à la dignité d'*espadas*; la plupart vont grossir les rangs des *capeadores*, d'où ils sortent *banderilleros*, ou tout simplement *picadores*. Il n'est pas donné à tout le monde de

tuer un taureau suivant les règles de l'art; malheur à ceux qui écharpent l'animal, qui le mettent hors de combats sans être arrivés à le blesser mortellement, ils ne reprennent pas l'épée. De vrais *espadas*, je parle de ceux qui ont fait leurs preuves, il y en a quinze ou vingt au plus dans l'Espagne entière. Dernièrement, un jeune Anglais, d'une famille aristocratique, riche, adroit, bien élevé, est venu, sous l'empire d'une vocation irrésistible, s'inscrire parmi les *espadas*; j'ai assisté à ses débuts, qui ont été des plus remarquables.

Pour apprécier la nature d'un tel divertissement, il faut en connaître l'histoire. En France, où l'on aime à se payer de plaisanteries et de paradoxes plutôt que de bonnes raisons, on ne s'en doute guère; et certes une femme qui afficherait au grand jour, comme je le fais, sa prédilection pour ce genre de spectacle, s'attirerait plus d'un quolibet. N'importe, je me risque.

Les combats de taureaux datent du Cid Campeador. Le Cid n'était pas, ce me semble, de trop mauvaise compagnie; il fut le premier, si l'on s'en rapporte à la tradition ou à la légende, qui s'élança, à cheval, armé de sa lance, dans l'arène, et qui tua de ses propres mains le taureau. A son exemple, une foule de gentilshommes s'adonnèrent avec ardeur à cet exercice, qui devint en peu de temps un art véritable; point de grandes fêtes, point de

solennités sans course de taureaux. Il fallait être *noble*, avoir un nombre de quartiers déterminés pour descendre dans l'arène; les rois eux-mêmes ne dédaignèrent pas d'y paraître. Ce fut le passe-temps de prédilection des cours du moyen âge, le divertissement d'honneur des plus fameux guerriers, non-seulement chez les Espagnols, mais encore chez les Arabes; on allait dans l'arène avec le même orgueil que sur le champ de bataille. Isabelle la Catholique voulut interdire les combats de taureaux, car elle éprouvait à ce sujet la même répulsion que la duchesse d'Aoste; elle y renonça, après s'être convaincue de l'impopularité d'une semblable mesure et de son impuissance à la faire exécuter. Charles-Quint, le grand empereur, tua de sa propre main un taureau à Valladolid. Pizarre, le conquérant du Pérou, fut un *lanceador de torso* presque aussi renommé que Sébastien, roi de Portugal, quoique les courses de Lisbonne ne puissent donner la moindre idée des grandes courses de Madrid. Philippe III consacra de grosses sommes d'argent à la décoration du cirque. Philippe IV et Charles II suivirent ses traces. Sous le règne de Philippe V, un Français pourtant, et par son ordre, on construisit de nouveaux cirques. Jusque-là, l'honneur, j'allais dire le privilège, de *torear* (tuer le taureau) appartenait exclusivement à la noblesse.

A la fin du xviii^e siècle, et probablement sous l'influence des idées philosophiques, cet art fut abandonné aux classes inférieures ; il surgit alors de tous côtés des *toreros*, des professeurs, artistes au cachet, pour ainsi dire, qui combattaient à pied ou à cheval. Les patriciens, les princes, les rois n'avaient tué qu'à cheval, montés sur de magnifiques coursiers de race dont on ne versait pas le sang, le taureau était la seule victime, et le cavalier préservait sa monture aux dépens de sa propre vie. Francisco Romero de Ronda fut le premier qui rompit avec cette coutume chevaleresque : il mit le *torero* à pied, lui prescrivit d'affronter le taureau face à face, avec l'épée et la *muleta*, et fixa enfin, par des règles précises, le code de l'art. Étendu ainsi jusqu'au peuple, ce spectacle devint moins raffiné, moins élégant, mais plus naturel.

Le roi Charles III le prohiba, mais cette interdiction n'eut d'autre effet que de changer en frénésie l'enthousiasme populaire. Ferdinand VII, en revanche, institua à Séville une splendide école de *tauromachie*. Quant à Isabelle II, en vraie Espagnole qu'elle était, elle se montra plus passionnée que son père pour ces jeux de la force, Amédée I^{er}, à qui ils déplaisaient presque autant qu'à la reine, eut la prudence de n'en rien laisser paraître ; sa femme, au contraire, incapable de dissimuler, ne manquait pas une occasion de manifester toute son horreur.

A présent, le *toreo* est plus en vogue que jamais en Espagne. Alphonse XII raffole de cet exercice au point qu'il descendrait volontiers dans l'arène, à l'instar de ses pères, de même qu'il irait gaillardement essayer sa junéville éloquence au Congrès comme député de l'opposition s'il n'était pas roi.

Les grands propriétaires qui élèvent des taureaux se comptent par centaines. Séville, Barcelone, Cadix, Valence, Ponte de Santa-Maria, ont, ainsi que Madrid, des cirques de taureaux de premier ordre; dans les localités où il n'y a pas de cirque, on fait les *corridos* sur les places. A Madrid, chaque dimanche, et ailleurs, toutes les fois qu'on le peut, une représentation a lieu, et alors arrivent, ivres de joie, les paysans des campagnes environnantes, les habitants des villes, des forêts, des monts et des plaines, toute une multitude d'enthousiastes; car il ne faut pas se le dissimuler, les Espagnols sont, à peu d'exceptions, en bas et en haut, passionnés pour leur spectacle favori. Par-ci par-là, quelque journaliste, quelque philosophe élève la voix le lendemain de la mort d'un *torero*, fait assez rare au surplus, et proteste au nom de l'humanité; on parle d'une interpellation à la chambre, puis tout s'apaise, on court à de nouvelles fêtes, pour railler ces impertinents étrangers qui s'indignent de la barbarie espagnole.

XVIII

EL PARDO ET MORENO BENITEZ

Les environs de Madrid sont tristes, car la campagne est aride et sablonneuse. Il est difficile de se rendre compte des raisons qui ont décidé les rois d'Espagne à en faire la capitale d'un si beau pays. Mais, en s'éloignant un peu l'on rencontre des sites pittoresques, où l'on a bâti des résidences royales : Aranjuez, dont les jardins sont très-beaux, les bois touffus et les bâtiments magnifiques, quoique sombres au milieu d'une si riante végétation ; la Granja, à une trop grande distance, mais qui passe pour avoir les plus puissants jets d'eau et les plus beaux jardins du monde, au milieu d'une nature imposante et de rochers couverts de neiges éternelles ; l'Escorial, dont nous avons parlé, et le Pardo, situé à onze kilomètres de Madrid et accessible par une magnifique chaussée assez mal entretenue.

Le Pardo est un rendez-vous de chasse. Tous les amateurs de la capitale en parlent en termes enthous-

siastes, et on le comprend : c'est une résidence qui se prête admirablement à tous les exercices du corps. Son bois, entièrement planté de chênes, est ceint d'un mur épais en briques et maçonnerie sur toute l'étendue de son immense périmètre (14 lieues), dépense dispendieuse; et le jour de la Saint-Ildephonse, le peuple se rend en masse au Pardo, suivant une antique tradition, pour célébrer la fête du bienheureux archevêque de Tolède, en recueillant les glands à pleines mains dans les bois de la couronne. Cette fête (*romeria*) est moins gaie, dit-on, que celle de Saint-Isidore du 15 mai, que je n'ai pas vue.

Le Manzanarès traverse le domaine du Pardo ; si aucun genre de beauté n'attire sur cette rivière l'attention du voyageur, en revanche, elle n'occasionne jamais de ravages, ayant à peine assez d'eau pour pleurer sa pauvreté.

Des bois admirables, un terrain giboyeux, voilà pour la campagne. Quant aux habitants du bourg, ils n'ont rien de particulier. Mais ce n'est ni la population, ni le bois qu'on vient voir : c'est le palais et l'asile des mendiants, la demeure des souverains et celle des pauvres réunies par la charité au profit du travail et de l'amélioration des mœurs.

Le palais est un grand bâtiment carré, avec trois façades d'un style sévère, flanqué de tours, isolé par un fossé ; si mes souvenirs ne me trompent pas, il se relie au village par un corps de logis et des pon-

ceaux très-solides, il a enfin toute l'apparence d'une résidence féodale, sombre et rébarbative. Sans doute, il a reçu des hôtes nombreux sous Charles IV, mais ses successeurs l'ont bien délaissé; car à peine trouve-t-on le moyen de s'y loger convenablement pendant quelques semaines. Il y a quatre corps de logis assez bien distribués, mais meublés à l'antique. Les meubles sont dans un état pitoyable; les notes des ébénistes et des tapissiers, pour les réparations urgentes, formeraient un chiffre assez élevé pour acheter un ameublement moderne, complet, confortable et de bon goût; et, en fait de meubles anciens à conserver par curiosité, il y en aurait très-peu.

Il y a cependant au Pardo une grande richesse, une richesse incalculable qu'on aurait tort d'abandonner et de ne pas mettre à l'abri de l'humidité et des brusques changements de température : c'est la collection de tentures et de tapisseries, fabriquées d'après les dessins de Goya ou des copies de David Teniers et qui représentent des chasses, des scènes champêtres, des épisodes de *Don Quichotte*, etc. Je me rappelle surtout *les Noces de Gamache*, admirable composition; toute une meute de chiens, un matelot napolitain au bord de la mer, plusieurs scènes à la Goya; et, dans la chambre de la reine, une partie de colin-maillard, dont les acteurs sont des grandes dames de la cour de Charles IV avec

des *toreros* célèbres du temps; on dit que tous les personnages sont des portraits extrêmement ressemblants. Les tableaux de Goya, le théâtre de Ramon de la Cruz et les tapisseries révolutionnaires disséminés dans le palais, sortent de la fabrique royale de tapisserie, fondée par Philippe V, magnifiques ouvrages rivalisant avec ce que les Gobelins ont produit de plus parfait. C'est un éclatant souvenir de l'état des arts en Espagne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Quittons le palais pour rendre visite aux pauvres de l'asile du Pardo. Cette fondation intéressante est due à l'initiative de M. Moreno Benitez; la charité inépuisable de la reine Marie-Victoire, duchesse d'Aoste, contribua puissamment à l'édifier. On se souviendra longtemps de cette princesse, morte en 1876 à 29 ans et dont le court passage sur le trône d'Espagne a laissé tant de nobles traces parmi les malheureux. Nous pourrions difficilement nous occuper de tous les établissements de bienfaisance si nombreux à Madrid; mais puisque nous sommes au Pardo, il faut parler de celui qui a eu le plus de succès et qui rend les plus grands services à la capitale. L'asile devrait porter le nom de son fondateur, Moreno Benitez, qui, par le génie organisateur que tout le monde lui reconnaît a bien mérité de la reconnaissance nationale.

Afin de purger les rues de Madrid des mendiants

qui l'infestaient, l'ancien préfet de Madrid, après avoir lutté contre des difficultés qui paraissaient insurmontables, ouvrit, le 24 juin 1869, un asile placé sous l'invocation de saint Jean et, à peu de temps de là, un autre sous le nom de sainte Marie, destiné plus spécialement aux femmes. Pour accomplir cette œuvre de charité, il n'avait eu d'autres ressources que les offrandes des Madrilènes à qui il s'était personnellement adressé. Une fois les asiles ouverts, les agents de l'autorité furent chargés de les remplir en emmenant au Pardo tous les mendiants vrais ou faux qui encombraient les rues. Les indigents qui n'étaient pas de la province furent renvoyés dans leurs localités respectives ; les enfants arrêtés par les agents furent recueillis dans les asiles et astreints au travail. Les mendiants ayant plus de vingt-cinq ans obtiennent, sur leur demande, des permissions de sortie, à la condition, toutefois, de ne point mendier ; ceux qui, au bout du trimestre obligatoire, ne veulent pas quitter l'établissement, reçoivent l'autorisation d'y rester en travaillant ; enfin, les mineurs ne sont libres qu'après trois années de séjour et quand ils savent un métier. On comprend que les pauvres ne séjournent pas indéfiniment au Pardo ; les bras inutiles sont rendus utiles à l'industrie ou à l'agriculture et le séjour n'y est pas forcé comme dans les prisons. Dans l'établissement, les sexes et les âges sont séparés ; mais

on trouve des chambres où les ménages et les familles peuvent passer ensemble les heures où le travail n'exige pas leur séparation.

L'asile a été installé dans la maison de la *Balleria* qui appartient à la couronne et dont le mauvais état occasionna des dépenses considérables de réparation et de distribution nouvelle. Le 15 novembre 1869, on ouvrit l'asile des femmes, dans le Cuartelillo, bâtiment que le ministre de la guerre céda pour cet objet et qu'il fallut aussi réparer à grands frais.

Le plan de l'édifice est un grand rectangle isolé avec deux vastes cours. Au rez-de-chaussée il y a deux salles de récréation d'hiver pour les jeunes gens, une classe d'enfants avec tables et bancs nécessaires pour cent cinquante élèves; des ateliers de menuisiers, d'ébénistes, de cordonniers, de guériers (*alpargateros*), de tailleurs et de forgerons; une boulangerie parfaitement distribuée.

La cour du bâtiment des femmes contient une buanderie, avec de l'eau en abondance. Au rez-de-chaussée est l'école des filles, où l'on apprend à lire, à écrire, à compter et à coudre. On y trouve aussi le vestiaire et la lingerie. Les dortoirs sont au premier étage et aboutissent à une petite chapelle, où l'on fait la prière du soir et du matin. Tous les lits sont en fer, les matelas en paille, les oreillers en laine; draps et couvertures confortables. En bas, se

trouvent les cuisines, d'une propreté méticuleuse, et les deux salles à manger aux tables longues, garnies de banquettes et de buffets destinés aux assiettes et aux gobelets en étain. Il y a là aussi un magasin de farines, d'huile et de légumes. Outre la soupe, dès le matin, chaque pensionnaire fait deux repas abondants, à midi et à six heures; il reçoit une livre de pain par jour. L'uniforme est très-simple et fort propre. La dépense journalière est estimée, tout compris, à 40 centimes par tête.

De bâtiments qui tombaient en ruines, on a su faire, à peu de frais, grâce à une volonté persistante, des locaux parfaitement appropriés à leur destination et qui ont un air d'aisance remarquable.

C'est une pensée consolante de savoir que huit cents créatures, arrachées à l'extrême misère, ont reçu là un abri, du travail et une existence assurée.

Pour comprendre à quel point on a rendu utile le travail des assistés, il suffira de savoir que la livre de pain en farine de première qualité revient à 40 centimes de réal (soit 12 centimes), tandis que dans les contrats pour les autres établissements de la province on la paie 78 centimes de real (soit 20 centimes).

Les noms des principaux bienfaiteurs sont inscrits en lettres de marbre sur les murs. Nous citerons ceux de MM. Murga, Aguirre, Cosariego, Canchalegui et Ripoll.

L'asile du Pardo est un établissement de charité modèle; on n'y a rien négligé de ce qui est nécessaire au cœur ou à l'âme : bains, récréation, instruction, musique, etc. Quant à la partie morale, nous devons des éloges au directeur, M. Placide Ordoñez, qui est parvenu à établir parmi ses nombreux pensionnaires un ordre parfait et une subordination exemplaire sans avoir besoin de recourir jamais aux punitions corporelles, absolument défendues du reste par le règlement.

Deux choses sont à remarquer surtout dans cette institution charitable : les frais d'entretien et le petit nombre d'employés. Des dons volontaires, des loteries et quelques ressources suffisent à entretenir cet établissement grâce à l'infatigable activité de M. Moreno Benítez et du comité de direction, ajoutons aussi, grâce à l'honnêteté et à l'intelligence des employés. Ceux-ci sont au nombre de cinq : un directeur, un contrôleur, un aumônier, un garde-magasin et une directrice. Tous les autres emplois, surveillants, concierges, maîtres d'école et d'ateliers, gardes-malades, sont remplis par des pensionnaires qui reçoivent pour cela une minime rémunération.

Quand on pourra disposer de fonds suffisants pour l'achat des matières premières, le travail des pauvres dans les ateliers suffira abondamment à pourvoir à l'entretien.

Une chose manque encore à l'asile du Pardo : une chapelle qui réunisse sous la même voûte tous les frères du malheur. Il est à espérer que ceux qui ont si bien réussi jusqu'à présent, auront le même bonheur pour compléter une œuvre destinée à perpétuer leur mémoire.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

XIX

LE ROI

Alphonse XII est un tout jeune homme de vingt ans à peine, doué des qualités les plus sympathiques au peuple espagnol. Une partie de son enfance s'est écoulée sur la terre étrangère. Il a compris, sinon éprouvé par lui-même, les souffrances de l'exil, il a connu la nostalgie du pays natal, et, quoique prince, en a vivement ressenti les poignantes atteintes, car c'est là, plus que la misère et les privations, le mal qui ronge le cœur de l'exilé. Il a vu couler les larmes de sa mère et celles de sa famille, chassée par la révolution triomphante. Il a pu croire qu'il ne remonterait jamais sur ce trône, occupé par un prince de la maison de Savoie. Combien de leçons pendant ces dix années de bannissement durant lesquelles l'enfant s'est fait homme. Et combien l'adversité n'a-t-elle pas dû l'instruire et le façonner à son rude apprentissage ! Il a visité

en touriste presque toutes les cours de l'Europe et sa prompte intelligence a pu se rendre compte des dangers à éviter et des gloires à poursuivre. Elevé au collège de Marie-Thérèse à Vienne, il a acquis une instruction solide et variée qu'il a complétée en Angleterre. C'est ainsi qu'il a atteint l'âge de dix-sept ans : il était mûr pour le trône.

A cette instruction sérieuse, exempte de morgue et de pédantisme, ajoutez un caractère doux, une conversation aimable, une voix sympathique, une physionomie expressive, l'aspect résolu, un sourire franc et naturel, des yeux révélant une imagination passionnée et un esprit alerte ; ajoutez enfin l'intérêt qu'inspirent ses malheurs passés, l'attraction qu'on éprouve pour ce jeune homme beau, élégant, studieux, éloquent même, décidé à tout sacrifier au bonheur de l'Espagne, et l'on comprendra que la tâche d'Alphonse XII est facile et son chemin tout tracé, s'il trouve des ministres qui le secondent et qui sachent interpréter ses vœux et ses excellentes intentions. Tout l'avenir est là. Peut-être pourrait-il manquer d'initiative, c'est de son âge ; peut-être aussi d'un peu de fermeté ; mais ses vues, son intelligence, ses aptitudes sont véritablement peu ordinaires. Il a pris plusieurs fois la parole à l'ouverture des cours universitaires ou à la rentrée des tribunaux, et tout le monde s'accorde à dire qu'il excelle à rendre en phrases claires et précises, sou-

vent bien frappées, toujours pratiques, ses propres opinions, les idées qu'il s'est faites, car il ne répète jamais une leçon ministérielle, il parle d'abondance. Ce ne sera vraiment pas de sa faute si la monarchie ne regagne pas en Espagne le terrain qu'elle avait perdu avant son avènement.

L'histoire de son mariage est encore présente à toutes les mémoires. Cette idylle royale, commencée dans l'exil, poursuivie à travers mille obstacles, eut son jour de triomphe le 23 janvier 1878, jour où fut solennellement bénie, dans l'église d'Atocha, l'union du jeune monarque avec la princesse Mercédès, sa cousine. Avec quelle impatience ils l'attendaient l'un et l'autre! Afin d'en tromper les ardeurs, on avait mis au service de ces cœurs épris la dernière découverte de la science moderne : un téléphone, qui leur permettait de converser ensemble à l'abri des oreilles indiscrètes. « Singulière « application, fait observer un éminent publiciste. « Plus singulier encore est cet amour, si rare à « trouver au sommet des existences sociales, et qui « n'a pu naître et grandir que parce que ces deux « cœurs se sont rencontrés dans les solitudes de « l'exil, loin des pompes factices et des contorsions « humaines. » Dans cette magnifique et sévère église d'Atocha, alors remplie de tout ce que le royaume comptait de personnages illustres par la naissance, le rang, l'intelligence ou la fortune, aux

sons graves de l'orgue, je vois s'avancer la royale fiancée au bras de la princesse des Asturies; je la vois un peu pâle, vêtue de satin blanc avec un manteau de cour richement brodé, le front ceint d'un léger diadème en diamants, si gracieuse, si charmante, si émue et baissant ses beaux yeux sous le regard aimant du roi. Ah! comme il a passé vite ce jeune amour que l'impitoyable mort a fauché avec les derniers jours du printemps! Quelques mois pour s'aimer, pour vivre ensemble, pour être heureux, et la vie entière laissée à l'amant qui reste pour pleurer en secret, et sans vouloir être consolé, l'ange qu'il n'a fait qu'entrevoir!

Je me souviendrai toute ma vie de ma première entrevue avec cette jeune et belle enfant. Le roi était marié depuis quelques jours, j'allais partir pour Lisbonne. Aucune réception officielle n'était encore annoncée. J'écrivis à don Alphonse pour lui faire mes adieux, lui demandant une heure pour lui serrer la main et lui disant combien j'étais confuse de l'importuner dans les premiers instants de sa lune de miel. J'aime beaucoup le roi, je l'avoue; je l'ai connu enfant. Avant qu'il montât sur le trône, j'étais son amie. Souvent il m'arrivait, revenant de Rome pour aller visiter mon fils à Paris au collège, de me détourner de ma route et de m'arrêter à Vienne pour voir le jeune prince auquel je m'intéressais si vivement. J'y allais avec l'autorisation

de sa mère et je causais longuement avec lui de ses études et de ses lectures. J'étais chaque fois charmée de cet esprit primesautier, original, vif. Il avait alors pour surveillant de ses études ce noble et charmant comte de Morphy, si apprécié de tout le monde, une des rares personnes de l'entourage royal estimée par tous les partis et dont l'influence n'a jamais été employée qu'au bien de son auguste élève. Morphy était lié avec mon frère, Irlandais comme lui et j'éprouvais un très-vif plaisir à pouvoir remonter le cours de nos souvenirs et causer de notre famille.

Le roi Alphonse me conservait un peu de cette amitié que j'avais eue pour lui dans l'exil. Je ne fus donc pas étonnée de recevoir presque immédiatement avis que je serais reçue le lendemain. Ce qui me toucha au plus haut point, ce fut la façon dont on m'accueillit. Je croyais être introduite d'une manière officielle. Ce fut dans l'appartement même de la reine qu'eut lieu notre entrevue. Ils se tenaient ensemble, les deux beaux époux, dans un petit salon capitonné, doucement chauffé, soyeux comme un nid d'oiseau au printemps. Don Alphonse me présenta en ces termes : « Mercédès, voilà madame Rattazzi, une amie dont je t'ai souvent parlé. »

Levant ses beaux yeux vers moi, la reine me tendit la main et avec un sourire : « Vous êtes

l'amie de mon mari, me dit-elle. Vous serez la mienne, n'est-ce pas ? »

Ainsi commencée, la conversation prit bien vite un tour intime et charmant. J'écoutais, émue, le récit de leurs amours. Parfois ils s'arrêtaient, discutant une date, l'un reprenant l'autre.

Ces moments passés près du couple royal m'ont laissé un des plus poétiques souvenirs de ma vie.

Lorsque, si peu de temps après cette entrevue, j'appris que l'adorable princesse venait de mourir, je ne pus le croire !

Je la voyais — comme je la verrai toujours — pleine de fraîcheur, de jeunesse, d'amour, et je croyais être le jouet d'un mauvais songe, ne pouvant m'imaginer que la mort eût osé s'en emparer !

Mais la réalité m'apparut enfin ! Alors j'éclatai en sanglots, regrettant de n'avoir pas baisé la petite main que m'avait tendue la reine, main à laquelle Dieu avait confié non-seulement le sceptre, mais encore le bonheur de l'Espagne.

Heureusement le roi a auprès de lui une seconde mère, la princesse des Asturies. Très-intelligente, très-instruite, mais encore plus modeste, dona Isabelle n'a qu'une préoccupation : ne causer aucun embarras à son frère qu'elle idolâtre, le servir et l'aider par tous les moyens, sans se mêler de quoi que ce soit.

Étrangère à toute intrigue de palais, à tout compromis politique, elle est la personne la plus sérieusement estimable que je sache, et la plus exempte de prétentions d'aucune espèce.

Le trait saillant de sa physionomie est une suprême distinction, unie à une sérénité peu commune. Elle ne sera certes jamais aussi populaire que l'a été sa mère aux premiers jours de sa jeunesse. Le fond de son caractère est la réserve, une réserve un peu outrée. C'est une intelligence d'élite.

Rien n'est plus touchant que de voir cette jeune femme, veuve à vingt ans, au regard limpide et doux, assise près de son frère dans leurs longues promenades, le couvant des yeux comme une jeune mère, n'aspirant, pour ainsi dire, qu'à servir de rayon à ce juvénile soleil. Leurs entretiens sont doctes et sérieux. La sœur lit les livres spéciaux qu'étudie le frère pour en causer avec lui; elle cherche à lui être agréable en toute occasion, de cette façon discrète et silencieuse dont elle a le secret.

Cette vie austère et simple, ce respect des autres, égal au respect de soi-même, cette dignité sans orgueil, cette froideur apparente qui comprime les élans d'une âme à laquelle tous les sentiments généreux et élevés sont familiers, mais qui demande, comme la sensitive, les plus exquis délicatesses